Aspects de l'anarchisme

Idées et commentaires sur certaines des questions les plus importantes auxquelles les anarchistes doivent se confronter, d'un point de vue communiste anarchiste.

Fédération Anarchiste du Royaume-Uni.

Index:

Les chapitres de cette brochure ont été originalement publiés dans *Organise! The Magazine of Revolutionary Anarchism* entre 1990 et 1995.

Communisme anarchiste

Le communisme anarchiste est un ensemble distinct d'idées politiques sociales et révolutionnaires. Il offre une alternative radicale aux systèmes de pensée étatistes mis en échec au vingtième siècle.

Le Marxisme, sous ses formes Bolcheviques tout comme sociales-démocrates, s'est révélé être un échec complet. Le Socialisme, et les autres idéologies basées sur le capitalisme comme le Fascisme et la démocratie libérale, se sont révélés meurtriers, ouvertement ou de façon hypocrite. Seul le communisme anarchiste reste à tester comme approche tout à fait cohérente de l'organisation du monde. Alors que le second millénaire touche à sa fin, on a assisté au cours du siècle passé à la montée en puissance incontestée de l'état et, avec cela, à la guerre virtuellement continuelle, au pillage que l'on déguise en 'économie mondiale' et à la destruction de l'environnement. La population du monde aujourd'hui mérite bien mieux que ce qui est proposé pour l'instant à la vaste majorité d'entre nous.

La montée du capitalisme, de l'état technologique et de l'impérialisme éliminent le facteur humain de la vie sociale. L'individu dans l'état industrialisé avancé est coupé-e de la communauté et isolé-e dans des boîtes en béton, avec la télévision comme lien principal avec l'extérieur. La majorité pauvre en Afrique, en Amérique latine et en Asie lutte pour survivre, tandis que leur mode de vie est de plus en plus dicté par les besoins insatiables de l'économie mondiale et que leurs propres élites encouragent cette exploitation dont ils bénéficient. Le racisme et le nationalisme ne sont que plus forts, incités par divers éléments de la classe dirigeante et repris par beaucoup au sein de la classe ouvrière qui ne peuvent voir d'autre solution à leurs problèmes. Les femmes sont attaquées dans le monde entier avec la montée du fondamentalisme religieux et l'obsession généralisée autour du 'déclin de la famille' et des 'valeurs morales'.

Le communisme anarchiste, c'est l'alternative. Il place l'individu au centre de son approche, car seules des personnes actives et pensantes peuvent être libres. Cependant, l'individu n'existe pas coupé-e du reste de l'humanité. L'exploitation capitaliste, tout en détruisant les communautés 'naturelles', a créé une solidarité sociale sur la base de la réalité et de l'identité de classe, par laquelle les gens choisissent de s'identifier les un-es aux autres plutôt que d'être forcé-es d'appartenir à une communauté par tradition. Les classes

dirigeantes dans le monde ont déclaré une guerre de classe désespérée contre de vastes populations de travailleur-ses et de paysan-nes. Pour la recherche de profit, les classes productrices sont soumises à toujours plus d'attaques violentes. Mais c'est par cette lutte entre exploiteur-trices et exploité-es, entre oppresseur-euses et oppressé-es, que la population arrivera à la liberté humaine. La révolution est le seul moyen de parvenir à cette libération.

Un rêve utopique

Le communisme anarchiste est souvent accusé d'être un rêve utopique car il est à la fois contre le capitalisme et contre l'état. On dit que ces deux maux sont nécessaires à cause de la 'nature humaine'. De nouvelles formes d'exploitation et de nouvelles classes n'émergeront-elles pas? N'est-il pas inévitable que certains aient plus de pouvoir que d'autres? N'y a-t-il pas besoin de l'état pour maintenir l'ordre? Nous répondons fortement non à tous ces arguments. Dans le contexte général d'une société sans état et sans argent, la nouvelle société créera des communautés et d'autres relations sociales qui seront l'expression des désirs des individus et de la société. Il n'y a là pas d'antagonisme entre individu et collectivité pour deux raisons. D'abord, l'individu appartient à et survit dans le contexte collectif, les groupes d'affinité, les coopératives, les conseils de travailleur-ses et de voisinage, qui formeront les moyens sociaux de s'organiser et d'agir en société, seront de simples extensions de l'individu en société. Deuxièmement, tous les groupes et systèmes établis pour agir auront établi en leur sein des moyens de prévenir les abus de pouvoir. Ce seront des assemblées de gens directement impliqués ou bien qui portent intérêt à ce qui est fait ou proposé, et si une quelconque forme de délégation est nécessaire, les délégués seront élus directement, facilement révocables et temporaires.

De plus, étant donné le développement des technologies de communication, la participation de masse, que ce soit à une assemblée populaire ou via des réseaux de groupes locaux et d'individus, sera rendue possible. La société dépendra d'un accès complet à l'information et de sa bonne communication. Les assemblées au niveau local ou régional pourront planifier pour l'avenir sur la base de l'apport régulier de la participation aux assemblées populaires. Nous avons ici utilisé un exemple territorial, mais le même principe peut s'appliquer à tous les exemples de coopération et de travail de solidarité, où qu'ils se passent. Étant donné qu'il n'y aura

pas d'appareil coercitif d'état pour faire appliquer les décisions prises par les différentes organisations populaires, il n'y aura pas d'imposition violente d'options indésirées. Le but constant sera d'arriver à des résultats sur la base du consensus et du compromis.

La société communiste anarchiste sera une société sans argent. Les biens et les services seront accessibles sur la base des besoins, et la société dans son ensemble déterminera des priorités de production et du niveau de consommation. On devra y réfléchir et planifier, mais les histoires d'horreur de gloutonnerie et de personnes amassant des biens n'est qu'un pur fantasme. Il y a une limite maximum à ce que l'on peut consommer, la possessivité deviendra l'exception et non la norme, il n'y aura pas de 'richesses' à accumuler, pas de publicité pour stimuler la demande et on sera éduqués au bénéfices du partage, de la solidarité et de la coopération; tout cela limitera naturellement la demande et permettra à la production et à la consommation de s'équilibrer. Une des fonctions de l'argent est de servir de 'stock de valeur'. Cela permet aux individus dans les sociétés capitalistes d'accumuler des sommes énormes bien plus importantes que ce qu'elles peuvent dépenser. Dans une société sans argent il n'y a pas de moyens d'accumuler de la richesse, ce qui crée un nouvel obstacle à la réémergence d'une classe dominante.

Certains disent que cette base d'organisation sociale est adaptée à des populations à l'échelle d'un village mais ne peut fonctionner à grande échelle. Cependant, il n'y a aucune raison pour laquelle elle ne pourrait fonctionner à plus grande échelle si elle est basée sur les principes de coopération volontaire et de fédération, qui permettraient la liberté et la solidarité. Même au sein du capitalisme les grandes organisations et entreprises ne sont souvent pas autre chose que des conglomérats de petits groupes agencés dans une structure de gestion. Les efforts locaux à petite échelle s'inscrivent dans une direction particulière. Il n'y pas de raison pour laquelle ces efforts ne pourraient pas être volontairement organisés pour le bien commun et individuel suivant les initiatives de la base.

Pour qu'une société communiste anarchiste fonctionne efficacement, l'éducation au sens large doit faire sa priorité d'une socialisation mettant l'accent sur le développement personnel, d'un amour de la liberté lié à un sens des responsabilités, et de la solidarité. L'éducation capitaliste a en effet su faire accepter à la majorité de la population d'un système qui les exploite, par un processus subtil

d’endoctrinement et une déformation de la tendance naturelle à la solidarité sociale en mettant l’accent sur le patriotisme, le nationalisme et la fidélité à l’entreprise. Une approche communiste anarchiste de l’éducation permettraient aux tendances naturelles de se développer pour que les individus puissent participer activement à la nouvelle société de manière confiante et mutuellement respectueuse, poussés par leur désir de s’associer et de coopérer.

La plupart des autres idéologies visent à dominer et contrôler la nature et en effet on a assisté ces derniers siècles à la transformation du monde naturel, distordu pour répondre aux besoins supposés des êtres humains. Aujourd’hui la nature répond, d’une telle manière que l’existence de l’espèce humaine est menacée. Le communisme anarchiste cherche à fonctionner en harmonie avec les forces naturelles, en utilisant des niveaux de technologies appropriés aux besoins des gens. Il y a suffisamment de ressources sur la planète pour fournir à toute-s de quoi vivre, sans détruire la planète ce faisant.

Le communisme anarchiste est la seule idéologie qui défie toute exploitation et oppression, que ce soit celles des travailleur-ses par les patron-nes, des femmes par les hommes ou de l’environnement par les êtres humains. Il est la seule à mettre en avant à la fois la liberté de l’individu et la solidarité au sein de la société et des luttes pour une société libérée de l’exploitation économique et de l’oppression étatique. Le communisme anarchiste seul peut ouvrir la voie vers la survie et le bien-être.

Liberté

Au nom de la liberté, les États-Unis ont envahi et dominé des dizaines de pays et de régions, y compris le Viêt-Nam, Grenade, le Nicaragua et le Salvador. Pour défendre la liberté, l’Angleterre impose la loi martiale en Irlande du Nord. La liberté, pour Hitler, c’était l’extermination des Juifs, pour Staline, elle demandait qu’il envahisse l’Europe du Nord. Tout le monde aujourd’hui semble vouloir la liberté. Mais la liberté pour les états, les entreprises et les partis capitalistes ne peut sûrement pas être la même chose que pour les anticapitalistes. Comme le montrent ces exemples, il ne semble pas y avoir de définition unique et acceptable de ce qu’est la ‘liberté’. La liberté a-t-elle une valeur réelle, hormis comme arme de propagande pour justifier ses propres intérêts?

Définitions

Les anarchistes considèrent que la liberté est vitale pour l'humanité. Pourtant, d'autres craignent la liberté et préfèrent la sécurité aux responsabilités que donne la liberté. Dans le système capitaliste, la plupart des citoyens croient que la liberté, c'est la liberté de consommer le dernier magnétoscope ou lecteur mp3 - la liberté consiste-t-elle vraiment en l'acquisition de biens de consommation? L'une des plus vieilles idées à propos de la liberté, c'est qu'elle consisterait à être laissé-e en paix et à poursuivre sa vie sans interférence. Tout cela va très bien dans un sens général: personne n'aime être contraint-e ou gêné-e. Mais, dans le contexte de sociétés de classe, cette demande sert à camoufler et à justifier les inégalités. Ce qu'on appelle la 'liberté négative' (l'absence de lois contraignantes) prônée par les partis libertariens et capitalistes est censée bénéficier à tou-tes. En pratique, cette liberté est celle des riches de voler aux pauvres, celle des hommes d'affaires d'exploiter leur main d'oeuvre, celle des publicitaires d'humilier les femmes et ainsi de suite. De telles libertés d'exploiter et de maltraiter sont souvent assurées par des lois passées par les classes dirigeantes afin de protéger leurs privilèges. S'il y a d'importantes inégalités de pouvoir, la liberté ne fait que conserver l'inégalité au détriment de la grande majorité de la population.

Les Socialistes, et particulièrement ceux du genre Marxiste, sont plus enclins à voir la liberté en termes de classe. Tant que les classes existent, il est clair que la liberté reste une fiction. Mais les marxistes au pouvoir ont-ils mieux fait que les capitalistes? Sans exception ils ont été sévèrement répressif-ves. Usant de la rhétorique de la 'dictature du prolétariat', le parti essaie d'exercer un contrôle total sur le prolétariat. Le marxisme est une idéologie d'intellectuel-les aux interprétations 'scientifiques' spéciales (à ce qu'elles-ils prétendent). Une fois au pouvoir, ces intellectuel-les utilisent leurs interprétations pour décider de quelle 'liberté' les gens bénéficieront. Les états marxistes-léninistes sont tous sans exception des sociétés divisées en classes avec des codes sévères de discipline au travail, des réseaux de police politique importants et de la répression politique. Tous les états marxistes-léninistes sont des états-prisons dans lesquels la liberté n'existe que pour les classes dirigeantes. Ce n'est pas de l'histoire ancienne, les héritiers de ces partis et de ces gouvernements sont par là encore aujourd'hui, à essayer de prendre le pouvoir. L'une des forces du communisme anarchiste est de n'avoir

jamais développé une formule stérile pour la liberté. La liberté est vue comme un élément riche et vital applicable à tous les domaines de l'activité humaine. D'un point de vue communiste anarchiste, la liberté existe en termes individuels et sociaux, et il existe une interrelation intense entre les deux.

Coercion

Pour les anarchistes, partout où elles existent, les institutions bureaucratiques et coercitives affecteront la liberté. Dans les relations humaines, la famille hiérarchique est généralement patriarcale et dominée par les adultes. Les organisations soi-disant démocratiques qui institutionnalisent le pouvoir et l'autorité deviennent oligarchiques, soit ouvertement par la dégénération de structures internes, soit de façon masquée par des dirigeant-es informels. A plus grande échelle, l'état empiète sur les libertés (au bénéfice de la classe dirigeante) au moyen des systèmes judiciaires, bureaucratiques et militaires qu'il entretient. Dans la société d'aujourd'hui, il y a une alliance entre tous les types d'institutions coercitives chargées du maintien de l'ordre, y compris des institutions de bases comme la famille. La liberté demande la destruction de l'ordre imposé de l'extérieur (et, peut-être, du sens de la discipline intériorisé quand celui-ci empêche le développement humain). Pour parvenir à la liberté, le gouvernement depuis l'extérieur doit être remplacé par la coopération volontaire au sein de la société. Les anarchistes ont envisagé une société où la liberté est maximisée tout en préservant la liberté des autres. D'après les anarchistes, les individus doivent agir comme bon leur semble, tant qu'il n'interfère pas de façon intolérable avec la liberté des autres. C'est-à-dire: la liberté à ses limites, la limite étant atteinte quand d'autres sont exploité-es, dominé-es ou blessé-es de toute autre façon.

Puisque les humains sont naturellement des animaux sociaux, pour que la liberté s'accorde avec notre nature, elle doit être dans un contexte de société. Pour ce qui est des libertés sociales, les anarchistes pensent qu'elles sont intégrées à la communauté. La liberté est impensable hors de la communauté. Dans la société d'aujourd'hui, la communauté, dans son sens significatif de solidarité sociale, a été en très grande partie détruite par la domination de classe. Une des tâches clefs de la société post-capitaliste sera de recréer une communauté pour promouvoir le développement personnel et social. Il peut cependant advenir des contradictions entre les buts individuels

et sociaux, que les anarchistes pensent pouvoir être en grande partie résorbés par un système de fédération. Les individus et les groupes locaux et plus larges acceptent d'agir à l'unison tant que cela leur est avantageux. Du point de vue de l'individu, les avantages de se joindre volontairement à d'autres sont ceux de la vie commune, c'est-à-dire amitié, relations sexuelles, soutien et accès aux biens et aux services. Tant que l'individu gagne plus à participer à la société, cela lui sera avantageux. Quand les désavantages deviennent intolérables, l'individu peut 'abandonner'. Du point de vue de la communauté, elle a le 'droit' de défendre sa liberté collective de saboteurs individuels et peut chercher recours dans l'expulsion de l'individu antisocial. Étant donné que la vaste majorité d'entre nous veulent les avantages qu'apportent la vie sociale et la société, il est important de commencer à se figurer et à mettre en pratique un équilibre entre individu et communauté, à la fois dans nos pensées et nos actions.

La liberté dans le monde réel du capitalisme et de l'état est une illusion. Dans une société communiste anarchiste, avec son égalité et sa solidarité sociales, elle devient enfin possible.

Conscience de classe

Le but de l'anarchisme est d'obtenir une société libre et égale. Pour les anarchistes, aujourd'hui, le plus gros problème est de savoir comment parvenir à transformer le monde capitaliste actuel en un monde anarchiste. Les anarchistes sont une minuscule minorité à travers le monde mais nous croyons qu'une société anarchiste bénéficiera à toute l'humanité. Puisque nous pensons que l'anarchisme est objectivement dans l'intérêt de tou-tes, beaucoup de gens remettent en question l'accent mis sur la lutte des classes pour parvenir à une révolution. Ici, nous allons expliquer l'analyse de classe communiste anarchiste et le besoin d'une conscience de classe parmi la classe ouvrière pour faire triompher les idées anarchistes.

Le concept de classe génère beaucoup de confusion. Ce n'est pas ici l'endroit d'examiner la myriade de définitions économiques, sociologiques et psychologiques, qui ont toutes des considérations à offrir à l'analyse de la société actuelle. A la place, nous allons nous concentrer sur la définition politique communiste anarchiste pour laquelle la classe ouvrière, faute d'un meilleur terme, comporte la vaste majorité de la population mondiale qui est exploitée et opprimée par une petite minorité de dirigeant-es, le patronat, qui leur

donne des ordres et vit des fruits de leur labeur. Ce ne sont pas des termes précis et ce n'est pas, et ne doit pas être, pour étiqueter les individus comme appartenant à l'une ou l'autre classe. La classe est une entité collective et ne peut exister que dans le contexte d'un tout social. Nous identifions la classe ouvrière comme l'acteur principal du changement de société parce que sa force collective, numérique et productive, et le fait évident que les plus pauvres et les plus opprimé-es ont plus à gagner et moins à perdre à renverser le capitalisme, et sont donc plus enclins à le faire. Cependant, pour arriver à ce résultat, la classe ouvrière doit se reconnaître comme ce qu'elle est et quelle est sa relation au patronat. Comme Marx l'a dit justement, seule la classe, consciente d'elle-même, peut parvenir à la révolution.

La conscience et l'individu

Pour les anarchistes, ce que cela implique, c'est que la révolution ne peut être menée à bien à la place de la classe ouvrière par une minorité 'éclairée' qui agirait en son nom. Cela ne veut pas dire, comme disent beaucoup d'anarchistes 'éducationalistes' bien gentiment, que la grande majorité des individus doit être convaincue de la politique anarchiste avant que l'on puisse agir pour le mettre en place. La conscience de classe n'est pas un produit de l'engagement personnel mais une transformation idéologique qui affecte tous les aspects des relations sociales. Elle sera réalisée non quand tout le monde pourra citer Bakounine et Malatesta *ad infinitum*, mais quand la classe ouvrière se reconnaîtra comme telle et que les formes d'organisation libertaires seront vues comme à la fois possibles et naturelles. Pour amener ce sens de conscience de classe à l'existence, les anarchistes doivent à la fois œuvrer à détruire la domination idéologique des idées capitalistes et lutter comme membres de notre classe contre le capitalisme en pratique. La première chose nous la faisons en répandant les idées anarchistes et en exposant ce que sont réellement les fausses valeurs du libéralisme, de la démocratie, du travaillisme, c'est-à-dire des excuses pour justifier le règne et les privilèges d'une petite élite. L'anarchisme gagne à son tour à apprendre de l'expérience de la classe ouvrière de laquelle provient au final toute théorie anarchiste: l'exemple des anarchistes prônant des conseils ouvriers en est un bon exemple. La participation à la lutte des classes vient naturellement aux anarchistes car nous ne luttons pas seulement contre notre propre oppression mais reconnaissons qu'elle est un aspect de tout un système oppressif, ce qui entraîne une

solidarité avec d'autres dans la même position que nous. Ce désir naturel de lutter permet également de montrer au reste de notre classe ce qu'est vraiment l'anarchisme et de contrer les mensonges et les mythes répandus par les médias. Ces deux branches de l'action anarchiste sont intimement liées car de meilleures idées nous rendent plus efficaces en pratique et l'implication dans les luttes mènent à de meilleures idées.

Il est important de se rendre compte que l'action anarchiste continue ne mènera pas inexorablement à la conscience de classe. Le capitalisme se réinvente lui-même continuellement pour assurer sa survie. Non seulement il dénigre les idées communistes libertaires et renforce sa propre position idéologique par le système d'éducation, les médias, etc. mais il essaye toujours de coopter les mouvements de résistance dans son propre système. Les syndicats, les partis Marxistes-Léninistes et même le parti travailliste ont tous contesté le capitalisme à leur début, même si de manière gentillette, et tous ont fini intégré à sa structure ou d'une forme alternative du capitalisme. La conscience de classe que nous souhaitons créer doit être telle que non seulement elle s'oppose au système actuel, mais qu'elle soit capable de contrôler celles-ceux qui se servent de la lutte des classes pour accéder elles-eux-mêmes au pouvoir. A cette fin, une conscience de classe émergente doit se manifester de façon plus forte qu'un sentiment vague parmi notre classe, c'est-à-dire s'exprimer dans des organisations aux principes libertaires et dans un mouvement anarchiste cohérent et uni. Les idées et les pratiques de la Fédération Anarchiste sont une étape dans cette direction.

Organisation

Qu'est-ce que l'organisation? Vaste sujet. Réfléchissons donc à un type d'organisation utile aux anarchistes: l'organisation révolutionnaire. Chaque type d'organisation à sa propre raison d'être. Elle permet aux gens d'accomplir ce qu'elles ne pourraient pas individuellement, elle dispose des énergies et des ressources de façon productive. Cependant les organisations ne sont pas de pures constructions rationnelles. Elles ont leur propre culture, souvent masquées par leur structure formelle. Si l'on élève l'organisation théorique de l'état, des entreprises et des partis politiques, on révèle la hiérarchie, l'autorité, la peur et l'avarice qui forment la véritable organisation de la société capitaliste. A cause de cela, certains anarchistes rejettent non seulement l'ordre imposé à nos esprits par la

société capitaliste, mais toute forme d'organisation. Nous, à la Fédération Anarchiste, reconnaissons les problèmes que posent l'organisation mais l'acceptons comme nécessaire à la fois au sein d'une société libertaire et au cours de son élaboration. L'important, c'est de mettre en place des organisations qui reflètent les idées communistes anarchistes dans leur propre pratique.

Détermination et solidarité

Afin de créer des organisations efficaces, nous devons connaître nos avis et ceux des autres, et il doit donc y avoir un haut degré de communication et de partage. Nous devons nous attelés à créer des aspirations, poser des buts atteignables, nous consacrer encore et toujours aux raisons pour lesquelles nous avons formé ou rejoint l'organisation. De plus, puisque l'organisation est une activité mutuelle et de partage, ces choses ne doivent pas rester dans la tête de quelqu'un ou n'être que pensées, mais agies et exister tangiblement à travers des mots et des actions. En même temps, nous devons rester des individus capables de jugements indépendants et objectifs, et non les rouages d'une vaste machine.

Quel est donc le but d'une 'organisation révolutionnaire'? Peut-il être décrit? Étant donné qu'il y a déjà besoin d'une révolution, l'organisation doit faire augmenter le demande de révolution. La structure doit améliorer la capacité de l'organisation à se perpétuer tant que son but n'est pas atteint. Elle doit augmenter le 'poids' ou la 'force' mesurable des ressources unies pour la révolution. Elle doit augmenter la capacité de l'organisation à résister aux attaques en augmentant la détermination et la solidarité de ses membres et en s'arrangeant pour que les effets du mal qu'elle subisse (attaques externes, démissions, conflits internes, etc.) soit minimisé. Elle doit être flexible, capables d'absorber et de déflechir ses évolutions et ses défis, avoir la capacité à changer ou à cesser d'être selon les circonstances et se connaître suffisamment bien pour initier des changements si nécessaires. De hauts niveaux de communication positive, de la célébration et du respect mutuel, des aspirations partagées et de la solidarité, tout cela décrit l'organisation révolutionnaire.

Créer une structure révolutionnaire

Les anarchistes dans une société libre s'ordonnerons eux-mêmes et la

société se régulera elle-même. Les organisations que nous construirons émanerons des besoins du moment, filtrés par nos connaissances et nos perceptions. Les organisations, qu'il s'agisse de libres associations, de collectifs, de fédérations, de communes ou de familles, seront flexibles et fluides pour garder la capacité à subsister. Elles réagiront aux besoins collectifs et individuels. Leur structure et leur culture correspondront aux besoins, aux croyances et aux objectifs de leurs membres. Leurs cultures ne seront pas les cultures rigides, monolithiques ou divisionnaires de compétition, fragmentation, subordination et conflit qui existent au sein des organisations aujourd'hui. Créer des organisations à la structure révolutionnaire est un acte révolutionnaire en lui-même. Plus on le fait, avec succès, plus nous serons préparés à la révolution et plus nous serons proches de la révolution. Mais pour réussir, nous devons apprendre beaucoup plus sur la nature des organisations, sur ce qu'est la communication efficace et comment répondre aux demandes de transformations.

La Fédération Anarchiste est une tentative de mise en pratique de ces idées. Nous ne prétendons pas détenir toutes les réponses, mais nous sommes convaincus que le communisme anarchiste ne peut qu'espérer faire de réels progrès en tant qu'idée conductrice dans un mouvement révolutionnaire unifié. Le travail au sein d'une organisation a renforcé nos interventions dans la lutte des classes et clarifié nos idées par rapport à ce qu'elles seraient si nous étions isolé-es ou dans des groupes locaux, et bien que nous ayons encore devant nous un long et dur chemin à parcourir, nous pouvons être sûr-es qu'une coordination toujours renforcée nous met sur la bonne voie. Une organisation révolutionnaire puissante ne se mettra pas en place avec des gens qui sont tout simplement d'accord. Seulement par la dynamique du travail commun nous pouvons réaliser l'unité d'action et de théorie nécessaires pour mettre en place une société juste et égale.

'L'anarchisme c'est de l'organisation, de l'organisation et encore de l'organisation.' Malatesta

Solidarité

L'idée que l'individu est d'importance primordiale n'est qu'un développement récent du point de vue historique. Pendant la plupart de l'histoire de l'humanité, l'appartenance au groupe primait; les gens s'identifiaient à la tribu, au clan, à la famille et à la région. La

solidarité sociale est ce qui comptait et les actes commis par des individus été vus comme la responsabilité du groupe social plus large auquel ils appartenaient. Les vendettas, par exemple, qui impliquaient des familles en guerre, étaient souvent causées par l'action d'un individu isolé mais ressortissaient de la responsabilité collective. A l'inverse du capitalisme moderne, qui tend à isoler les individus, les systèmes pré-capitalistes tendaient à les incorporer. Les gens étaient liés par différents liens sociaux. Cette solidarité sociale était autrefois un type de relation normal et universel, bien qu'il n'était pas le seul que les gens partageaient.

Naturelle

Dans la mesure où les individus trouvent très difficile de vivre en isolation totale, on peut sûrement s'accorder à dire que la solidarité sociale est naturelle. Les êtres humains sont des animaux sociaux qui tirent parti de la coopération et ont besoin de s'associer les uns aux autres. Même dans les sociétés industrielles modernes, l'envie d'appartenir à une communauté quelconque semble largement répandue. Dans le combat contre l'exploitation et l'oppression au sein du système capitaliste, les gens ont toujours reconnu le besoin de solidarité pour gagner même les revendications de base. Depuis le début du dix-neuvième siècle, les grévistes et ceux qui entreprenaient des luttes sociales, telles que des grèves de locataires ou des luttes pour de meilleures habitations et conditions d'hygiène, avaient compris le pouvoir d'être unis et de maintenir le plus fort degré d'unité possible pour vaincre contre ceux qui s'opposaient à eux. La tension entre l'individualisme qui se sert à lui-même du capitalisme et le besoin d'action de classe unie a été l'une des principales préoccupations des travailleurs en lutte. Les droits de l'individu (d'agir dans le cadre de la loi comme il l'entend peu importe les conséquences) ont toujours été mis en avant par le patronat et l'état précisément pour briser la force de la classe ouvrière organisée. Lorsque si l'on ne travaillait pas, on mourrait de faim, le-la 'travailleur-se jaune' qui prenait votre emploi quand vous étiez en grève était la personne la plus haïe des communautés ouvrières. Il est bien plus aisé d'encourager les gens à être des 'jaunes' quand le droit au travail et d'agir dans son intérêt personnel est mis en avant par les ministres du gouvernement et mis en application par les matraques de la police. La meilleure forme de solidarité est, bien sûr, celle de tou-tes envers tou-tes. Les communistes anarchistes ont toujours lutté afin de créer ce genre de solidarité quelles que soient les différences artificielles

qui nous divisent. Puisque nous travaillons à l'unité de la classe ouvrière, nous nous opposons aux syndicats qui dressent les travailleur-ses les un-es contre les autres (par exemple les travailleur-ses manuel-les contre celles-ceux des services, les ouvrier-ères qualifié-es ou non, les employé-es contre les chômeur-ses). Les syndicats agissent comme une barrière à la solidarité plus large puisque leur intérêt premier est une profession ou une industrie particulière. Le sectorialisme, c'est-à-dire la division de la classe ouvrière, a toujours été une caractéristique du syndicalisme en Grande-Bretagne, maintenue par les bureaucraties syndicales et appréciée des patron-nes.

Efficace

La solidarité à grande échelle peut être terriblement efficace. Durant la grève générale de 1926, la sympathie et le soutien envers les mineurs était tels que le respect de la grève était presque total au sein de la classe ouvrière - la classe dirigeante dut effectuer les tâches essentielles elle-même: les policiers, l'armée et les étudiants conduisaient les tramways et transportaient le charbon. Une telle solidarité était extrêmement efficace, si efficace que les bureaucraties syndicales craignirent qu'elle échappe à leur contrôle. Bien que le gouvernement était terrifié à mesure que les mois de grève passaient, ce furent les bureaucraties syndicales qui appelèrent à la fin de la grève quand la légitimité d'un gouvernement qui ne cédait pas aux revendications des travailleur-ses commença à être mise en doute. Sans gouvernement, les existences confortables des bureaucrates syndicaux disparaîtraient; elles-ils préfèrent que des millions souffrent de bas salaires et de mauvaises conditions de travail plutôt que de renoncer à leurs privilèges par solidarité avec la classe ouvrière. L'échec dans l'établissement d'une solidarité d'action et de but a en général de lourdes conséquences. Pendant la grève des mineurs de 1984, les dissensions internes au sein du syndicat et le manque de soutien extérieur significatif ont sérieusement affaibli la lutte pour la préservation de l industrie minière, de centaines de milliers d'emploi et de centaines de communautés minières. Si la solidarité est importante pour des luttes de nature défensive et limitée au sein du capitalisme, c'est clair que l'unité la plus large et la plus déterminée possible est essentielle pour renverser le capitalisme. Manquer de faire jouer la masse des travailleur-ses et d'au moins neutraliser la plupart des autres mènerait soit à un échec rapide soit à une guerre civile. Plus la cohésion et la solidarité entre les travailleur-

ses et entre leurs luttes sera forte, plus il sera facile de créer l'anarchisme post-révolutionnaire, la société libre.

L'individu en société

Une société anarchiste demande par définition l'absence de gouvernement. Les anarchistes cherchent également à abolir *toutes* les institutions et relations coercitives. Par quoi les remplacer et permettre à des millions de personne de vivre et travailler en relative harmonie sans lois, gouvernements ou police? Une partie de la réponse se trouve dans la création de réseaux de groupes sociaux qui répondent aux besoins des individus et qui entretiennent des liens forts entre eux et entre les groupes.

Alors que le danger existe que les pressions sociales rétrécissent les espaces de liberté individuelle, cela doit être combattu par l'éducation et la socialisation libertaires, l'éveil chez toute-s d'un désir, d'une faim si vous voulez, d'expression et de développement personnel. Nous devrons aussi créer des structures et des dynamiques sociales qui permettent le plus grand degré possible d'autonomie individuelle. Les communistes anarchistes croient que la solidarité sociale est est tout simplement la façon de vivre la plus 'naturelle'. L'anarchie ne sera pas un amalgame d'individus isolés sans connections, mais une solidarité dynamique au sein de laquelle les gens interagiront sur des bases de liberté et d'égalité.

Droits

Les droits surgissent fréquemment dans nos vies. Presque tous les débats et les choix sur ce que l'on peut faire ou pas est teinté par un discours sur différents droits. Les droits naturels, les droits de l'homme, des enfants, des animaux, le droit à la vie, le droit de mourir, le droit de savoir, le droit à la vie privée et une infinité d'autres. Tous sont des appels à ce que les gens reçoivent ce qu'ils méritent et ce à quoi ils ont droit. Pris dans leur ensemble, les droits composent une justice universelle, qui, si seulement ils étaient tous respectés, ne laisserait de raison de se plaindre à personne. Tout ce qu'il faut en société pour résoudre n'importe quel conflit, c'est peser les droits droits les uns par rapport aux autres et trouver la solution la plus équitable. Nos lecteurs ne seront pas surpris que nous trouvions cette conception complètement pourrie et que nous ayons tendance à être d'accord avec le philosophe Jeremy Bentham quand il dit que

les droits naturels sont 'une absurdité sur des échasses'. Cet article jette un bref regard sur les droits, critique les problèmes qu'ils posent et développe ce que les anarchistes peuvent utiliser comme alternative dans le dialogue politique. Bien sûr nous ne disons pas que changer le cadre théorique de la discussion politique peut amener en lui-même une transformation révolutionnaire. En revanche nous sommes d'avis qu' il y a une interaction entre idées et pratiques. Le fait de rejeter les luttes pour nos 'droits' nous permet de voir au-delà des objectifs immédiats limités à la société actuelle, tout comme les luttes nous ont montré en pratique le besoin d'aller au-delà de ce que le patronat peut céder en termes de droits.

La question des droits a gagné une influence politique considérable avec les révolutions américaines et françaises et s'est depuis étendue à presque tous les aspects des interactions humaines. Il faut noter la différence entre droits positifs et négatifs. Ces derniers sont ceux qui permettent à l'individu d'être libre de toute interférence de l'état. Ces droits, surtout professés par libéraux, ont été en général les premiers à être mis en place, par exemple le droit a la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur dans la constitution américaine. Les droits positifs sont arrivés par la suite, appuyés par les socialistes étatistes et les capitalistes keynésiens. Ils diffèrent en ce qu'ils demandent l'action d'autres ou de l'état pour assurer leur mise en pratique, par exemple le droit au travail. Pour 'bénéficier' de ce droit, quelqu'un doit vous procurer un travail à faire. La distinction entre ces deux types de droits n'est en aucun cas clairement délimitée et ils se rejoignent dans la justification de leur existence. Toutes les revendications de droits reposent sur le fait de faire partie d'un ordre naturel auquel la société humaine devrait se conformer, d'où le terme de 'droits naturels'.

Sur le plan logique, il y a des trous énormes dans la théorie des droits. D'abord il n'y a aucune preuve que les droits existent dans un ordre naturel supposé. Même s'ils existaient, il n'est pas si aisé de relier ce qui est à ce qui doit être (au sujet de l'erreur de logique naturaliste, lire G.E.Moore). Par exemple il est naturel de mourir de maladie mais cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas soigner les malades. Deuxièmement, les droits applicables à certains groupes connaissent des problèmes de démarcation: les droits de l'homme s'appliquent-ils aux fœtus? Les droits des animaux s'appliquent-ils aux invertébrés? Cependant pour les anarchistes ce ne sont que des débats mineurs. Notre opposition aux droits reposent sur leur contenu politique. Les

droits ne servent que s'ils peuvent être mis en application. Ce qui nous fait nous demander: qui décide quels droits existent et qui s'assurera qu'ils sont effectifs? Cela ne peut être évité par des formes de processus décisionnels plus 'démocratiques' ou anarchistes. Le concept de droits présuppose qu'il y ait une réponse correcte à découvrir, ce qui en fait l'affaire d'experts. Les anarchistes ne croient pas qu'il existe de réponse factuelle à comment les gens interagissent. Ce problème affecte la communauté entière et toute-s doivent participer au processus décionnel. Personne n'est un plus grand expert à votre sujet que vous-même. Bien sûr si vous voulez bâtir une maison vous seriez stupide de ne pas consulter des personnes qui ont de l expérience en architecture et en construction, mais elles-ils n'ont pas plus d'autorité que les autres sur la question du besoin d'une nouvelle maison. Ces genres de décision peuvent être parfois floues, mais on constate une différence nette avec les droits. Les droits sont le produit d'une société hiérarchique. Si vous êtes en conflit avec quelqu'un au sujet de vos droits vous devez faire appel à une autorité supérieure. Quand les décisions des tribunaux britanniques vont à l'encontre du peuple, elles sont revues par la Cour Européenne des Droits de l'Homme. Qu'ils réussissent ou pas, ces appels sont la relégation du contrôle de nos vies en faveur d'autres personnes. Nous ne disons pas que l'idée des droits est une manipulation capitaliste qui viserait à canaliser la révolte dans des voies acceptables, mais elle est un produit du mode de pensée capitaliste, individualiste et autoritaire qui ne peut servir de base à une société égalitaire et libertaire.

Que faire? Il est évident que nous ne devons pas renoncer aux quelques droits que le patronnat nous a cédé en pratique aujourd'hui. Au contraire nous devons lutter férocement s'il pense reprendre nos droits à une retraite, notre droit de grève, à l'avortement, etc. Malheureusement il a déjà repris la plupart des droits qu'on ait jamais eu. Nous devons trouver un moyen de prendre le pouvoir pour nous-mêmes de façon à ce que l'on ne puisse pas nous le reprendre. Sans trop spéculer sur la société anarchiste future, nous pouvons en voir des traits émerger dans les luttes de notre classe ici et maintenant. L'un d'entre eux est le genre d'arguments que nous utilisons pour résoudre les controverses entre nous. L'anarchisme rejette les opinions qui basent leur justification sur ce qui est 'naturel' ou sur l'opinion de quelqu'un juste à cause de qui elle-il est. A la place, nous cherchons à mettre en avant les idées qui convainquent les gens par leur mérite propre. Les décisions réelles au sujet de nos vies ne

peuvent être résolues de façon bénéfique en recourrant à des catégories abstraites, aussi bénignes soient elles. Croire aux droits, c'est abdiquer la responsabilité pour nos propres décisions et nous soumettre à une tyrannie plus subtile mais plus étendue que celle du bâton de police.

Action collective

Contrairement au préjugé largement répandu, engendré à la fois par les médias et par les tribulations d'un certain nombre d' 'anarchistes' auto-proclamé-es, l'anarchisme n'est ni individualisme brute ni révolte individuelle. Même si les anarchistes défendent l'idée selon laquelle la liberté individuelle est essentielle à toute politique réellement révolutionnaire, nous n'identifions pas cette liberté fondamentale au droit des individus d'exprimer leur *ego* sans regard pour la totalité sociale. Plus important, nous croyons que c'est l'action collective qui crée le changement et est essentiel à l'anarchisme, plutôt que l'activité d'individus isolés et atomisés.

L'impasse de l'individualisme

C'est tellement évident que cela pourrait se passer de commentaire, mais l'individualisme est si souvent regardé comme un fondement de l'anarchisme et non comme son opposé. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que les anarchistes sociaux, surtout les communistes anarchistes, sont opposé-es à l'individualité, au contraire, mais que dans la société capitaliste, l'indivualisme est au mieux une excuse pour certain-es de se laisser aller à l'égoisme et au pire une idéologie qui encourage la compétition et l'exploitation les plus atroces. Le capitalisme adore et vante les mérites de l'individualisme tout en écrasant la vraie individualité. Le capitalisme a au contraire peur de l'action collective. La force d'un syndicat émane du potentiel de ses membres d'entreprendre une action collective. La capacité du syndicat à mobiliser et contrôler cette action est cruciale s'il veut être une influence médiatrice crédible entre travailleur-ses et patron-nes. Si la possibilité d'action collective est supprimée, les syndicats tendent à ne plus être pris au sérieux ni par ses membres ni par le patronnat.

L'individu peut être comparé au doigt de la main. Seul, il n'est pas très fort ou efficace, mais avec les autres doigts il peut former un poing. La classe ouvrière, que ce soit sur le lieu de travail ou le lieu de vie, est plus facilement exploitée et dominée quand elle est divisée,

car elle est alors impuissante. Quand elle s'organise collectivement, elle peut agir de façon concertée contre le capital. Le lieu de travail offre la possibilité pour des actions individuelles de sabotage, d'absentéisme et de 'vol', mais ces activités, même clandestines, peuvent être plus efficaces quand elles sont collectives. Les actions individuelles peuvent changer les relations et conditions au sein d'une classe, mais pas entre les classes ou de façon permanente. Et il est bien plus probable que les actions de la classe dirigeante manipulant les relations sociales à son avantage apportera des transformations beaucoup plus facilement que les efforts d'un ou plusieurs individus. Quoi d'autre que la mutualité, alors? Comme dit Malatesta, *Ma liberté est la liberté de tou-tes*.

L'action collective crée également un esprit de combativité en permettant aux gens de se rendre compte que, loin d'être impuissant-es, ils ont le pouvoir de changer les choses. L'exemple le plus remarquable ces dernières années est le mouvement anti-*Poll Tax*. Si la résistance à cet impôt avait été purement le fait d'individus refusant de payer, au lieu d'être une communauté de lutte collective, elle se serait rapidement effondrée quand l'Etat a attaqué des individus isolés.

L'entraide

L'entraide, comme base pour la société humaine et toutes formes de relations et d'organisation sociales, est bien supérieure comme principe organisationnel que la compétition ou l'interaction régulée (contrat). Kropotkine a démontré que l'entraide était la règle parmi les espèces les plus fructueuses (de toutes sortes, y compris chez les prédateurs et les humains): 'Les espèces [...] qui savent le mieux coopérer ont les plus grandes chances de survie et d'évolution ultérieure'. La réussite d'un individu est toujours obtenu au détriment du groupe, est destructive et consomme beaucoup d'énergie. En même temps, 'les espèces qui vivent en solitaires ou en familles restreintes sont relativement peu nombreuses, et leur nombre est limité', et l'énergie qu'elles doivent déployer pour vivre à un niveau autre que rudimentaire est conséquente. Une vie plus simple pour certains signifie moins de vie pour les autres. La relation sociale qui active et étend la mutualité dans le temps et l'espace est la solidarité. C'est ce qui change la tendance naturelle à coopérer et à partager en une force dont les gouvernements ont peur. C'est le moyen par lequel les nouvelles relations sociales potentielles gagnent

la force de transformer la société et qui permet aux relations et aux institutions fondés sur l'entraide de garder leur force.

L'individu anarchiste est limité dans ce qu'elle-il peut accomplir seul. Le sentiment d'isolement que le capitalisme impose à la-au revolté-e individuel-le peut souvent mener à la désillusion et au désespoir. L'action collective sous la forme d'un groupe anarchiste peut accomplir bien plus, tandis qu'un réseau national constant guardant les militant-es informé-es et motivé-es... qui sait où cela pourrait nous mener? Pourquoi pas prendre la décision individuelle d'entreprendre des actions collectives avec la Fédération Anarchiste?

Action directe

L'un des thèmes centaux de l'anarchisme est le principe selon lequel les gens devraient avoir la liberté et les moyens de prendre pleinement le contrôle de leurs vies. Les anarchistes ont développé une approche collective et individuelle de l'émancipation humaine. Cette approche a pris le nom d'action directe et prend de nombreuses formes. Les anarchistes croient en une forte corrélation entre les moyens employés et les fins recherchées, ce qui signifie que la liberté n'est pas quelque chose que l'on peut recevoir des politiciens. Nous devons agir nous-mêmes si nous voulons un monde meilleur.

La croyance en l'émancipation par soi-même vient d'une méfiance profonde des politiciens, des hommes d'état, des bureaucrates et autres personnes qui prétendent avoir le droit de et l'expertise pour faire fonctionner la société. Les anarchistes sont cyniques face à de telles personnes, qu'elles se situent à gauche ou à droite du spectre politique. La position socialiste absurde qui vise, par exemple, à s'emparer de postes à l'intérieur de l'appareil d'état mène inévitablement à ce qu'elles-ils soient au mieux prisonnier-es du système et plus vraisemblablement transformé-es par celui-ci. Le parlement a domestiqué tou-tes les représentants enragé-es qui soient resté-es entre ses murs suffisament longtemps. L'action directe signifie essentiellement la prise de contrôle de nos propres vies et de nos propres actions pour créer un monde meilleur sans médiation de partis politiques et d'autres organisations qui agissent à notre place. Comme les anarchistes l'ont fait remarqué depuis des générations, même les chefs et les organisations les mieux intentionné-es sont corrompues par le pouvoir. Le sociologue Robert Michels est allé jusqu'à parler d'une 'loi de fer de l'oligarchie' qui selon lui affecte

jusqu'à la plus démocratique des organisations représentatives. La seule façon réaliste de gagner un monde meilleur et de le faire nous mêmes. Les anarchistes rejettent donc les institutions autoritaires, bureaucratiques et représentatives comme opposées à nos intérêts.

Ses objectifs

L'action directe a cependant un caractère plus positif. Elle permet aux oppressé-es et aux exploité-es de se rendre compte de leur propre valeur et de leur propre pouvoir. Se donner et réaliser des objectifs augmente en effet la conscience et la confiance de celles-ceux qui luttent; c'est un processus de libération en lui-même. Les oppressé-es, quand ils entreprennent une lutte, développent et découvrent des qualités qu'elles-ils n'avaient jamais rêvé avoir. Et puisque la lutte est sous le contrôle des personnes directement impliquées et non sous celui d'agents extérieur-es, comme les délégués syndicaux à temps plein, cela développe des capacités d'organisation et de propagande. Un exemple récent est les milliers de groupes locaux qui sont apparus dans tout le pays dans les années 80 contre la *Poll Tax*. Commençant de zéro, des gens ordinaires ont mis en place des groupes d'action directe efficaces qui ont mis fin à la *Poll Tax*. Même lorsque les luttes s'achèvent sur un échec, elles peuvent indiquer quelles méthodes et tactiques ne pas employer à l'avenir. Cependant, ce sont les organisations traditionnelles de la classe ouvrière qui mènent le plus souvent à l'échec: les syndicats, dirigés par des bureaucrates cyniques et fatigué-es retiennent et limitent toujours les luttes. La description du Syndicat National des Mineurs comme '*des lion-nes dirigé-es par des ânes-ses*' est assez vraie de tout syndicat. L'un des avantages de l'action autonome est d'offrir une approche extrêmement flexible qui peut être utilisée au niveau d'un individu, d'un groupe ou de masse. L'anarchiste isolé-e, par exemple, peut et doit passer le message anarchiste que ce soit par des tracts, des autocollants, une feuille d'info locale, des posters, etc. Ce serait pourtant une erreur de fétichiser l'acte individuel. Sur le plan collectif, on peut s'organiser de façon beaucoup plus efficace, avoir d'avantage de ressources et de nombre pour agir à une échelle plus grande. Les grèves massives, les occupations, les émeutes et autres formes militantes de révolte sont des exemples flagrants de ce qui est possible si l'on a l'imagination, la motivation et la militance des travailleur-ses en lutte. Des actions moins évidentes sont la grève de zèle, l'application des règles à la lettre et le sabotage.

Une forme d'action directe qui a causé une controverse parmi les anarchistes est la 'propagande par le fait', qui se différencie par exemple de campagnes d'informations ou 'propagande par les mots'. Cela comporte à la foirs l'assassinat politique, les attentats, etc. et a été acclamé par les anarchistes de la fin du dix-neuvième, y compris, pour une brève période, par Kropotkine. Ces actes été d'ordinaire perpétrés par des individus ou des groupes restreints isolé-es du mouvement de masse. Les assassinats de rois-reines et de politicien-nes ont pu être retentissants mais ont toujours été contre-productifs en ce qu'ils ont fourni une excuse à l'état pour sa propagande contre-révolutionnaire et sa répression. Parfois, l'action directe prend des forme qui mettent en avant les nouvelles formes révolutionnaires d'organisation, des exemples embryonnaires de la société post-révolutionnaire au sein de la société actuelle. Lorsque les travailleur-ses occupent et contrôlent les usines, ils-elles démontrent leur pouvoir et leur droit sur celles-ci. Les comités d'usines qui virent le jour en Russie en 1917 avant la contre-révolution bolchévique montrent que les travailleur-ses avait la capacité et la volonté de prendre en main la production.

Expériences

Au cours de nombreux soulèvements, les masses elles-mêmes ont pris en main la charge de maintenir l'ordre face au sabotage et à la terreur contre-révolutionnaires. En réalité tout le processus révolutionnaires ressemble à une immense école d'auto-émancipation et d'expériences. Il y a eu au cours du vingtième siècle des exemples célèbres de travailleur-ses rejetant leurs propres formes d'organisation politique pour des formes plus directes d'auto-organisation, telles que des assemblées politiques. Les soviets en Russie en 1905 et en 1917 et en Hongrie en 1956 viennent de suite à l'esprit. Cependant, et cela est essentiel, l'action en elle-même n'est pas suffisante. Il doit y avoir une conscience politique si l'auto-organisation veut survivre aux subversions autoritaires. Les soviets en 1917 furent intoxiqués par la propagande bolchévique qui avait l'air radicale et qui les a transformé en outils de leurs ennemis, c'est-à-dire de l'état et des socialistes. Le même type de développement a eu lieu en Allemagne un an plus tard, bien que cette fois ce fut le Parti Social-Démocrate de droite qui mis en déroute la révolution.

En dépit de ces difficultés et de bien d'autres, l'action directe des oppressé-es peut certainement mener à la libération. La liberté doit

être doit être saisie, par nous nous-mêmes dans tous les aspects de nos vies.

Nature humaine

La question de la nature humaine est un point de départ fondamental de toute philosophie politique et sociale. Les philosophes politiques les plus importants de l'histoire, tels que Hobbes et Rousseau, avaient des vues très précises sur le sujet, qui ont défini les sociétés idéales qu'ils-elles proposaient. En général, les points de vue politiques qui ont une vue 'pessimistes' de la nature humaine sont à la droite du capitalisme. Le 'pessimisme' dans ce contexte se base sur l'idée selon laquelle les êtres humains (ou du moins les masses) seraient moralement faibles, corruptibles, avides et auraient besoin de chefs. Les sociétés basées sur ces vues doivent être organisées de façon hiérarchique, avec les masses faibles contrôlées par une élite ou une classe dirigeante éclairée ou supérieure d'un autre point de vue. Le fascisme et le conservatisme partagent cette vue selon laquelle des privilèges, un état fort pour mettre en place ces privilèges et des inégalités économiques sont naturelles et même nécéssaires, puisqu'elles ne sont que le reflet de la réalité de la nature humaine.

Propagande

On doit reconnaître que, dans la société de Grande-Bretagne et dans bien d'autres, beaucoup de travailleur-ses acceptent ce point de vue pessimiste. Des décénnies de propagande, à travers l'école et les média, ont été gobées et l'acceptation des inégalités et l'impossibilité d'une société égalitaire sont généralement acceptées. La nature humaine, on nous dit, fait d'une société juste et égale un rêve utopique. Le communisme anarchiste, en tant que doctrine politique, prend en compte une vision 'optimiste' de la nature humaine, tout en prenant un point de vue très critique (certains disent cynique) sur les réalités des organisation sociales et politiques d'aujourd'hui au sein du système capitaliste. Nous rejetons bien sûr le pessimisme de droite, qui n'est selon nos convictions rien d'autre qu'une justification sommaire de l'exploitation de l'humanité. Comment justifier un tel optimisme au sujet de la nature humaine du point de vue communiste anarchiste?

Tout d'abord, nous nous tournons vers l'anthropologie pour montrer que les sociétés humaines ont été et sont souvent organisées sur des

bases communistes. *People Without Government* de Harold Barclay et *La Société contre l'état* de Pierre Clastres donnent de nombreux exemples de peuples vivant sans classe ou état tout à fait convenablement. L'archéologie nous apprend que l'état et les classes économiques n'ont émergé qu'à certains endroit (Mésopotamie, Egypte, etc.) il n'y a que 5000 ans (comparés aux 100 000 ans de préhistoire humaine qui les ont précédé), le reste du monde se débrouillant sans état pour bien plus longtemps. Les raisons pour lesquelles l'état et les classes ont émergées sont controversées mais la vérité c'est que les humains ont vécu dans des sociétés sans classe pendant des milliers d'années. Si la nature humaine a toujours été égoïste, avide, individualiste et mauvaise (comme de nombreux philosophes de droite intéréssés nous le disent), de telles sociétés n'auraient jamais pu exister, ne parlons pas de survivre pendant des millénaires.

Impossible?

Nos critiques disent qu'il est impossible de 'prouver' le postulat communiste anarchiste selon lequel les gens sont généralement coopératif-ves et sociaux-les dans leur approche de la vie. Après tout, il y a des exemples quotidiens de gens agissant de façon irresponsable et égoïste. Notre réponse à cela est que le développement de hiérarchies, de classes sociales, d'un état et du capitalisme ont pris leur effet et ont detourné nos natures humaines fondamentales. Les êtres humains, à la différence de toutes les autres êtres vivants, ont la capacité d'agir consciemment contre leur nature et sont hautement flexibles dans leur réaction aux conditions sociales 'anormales' qui sont les types de la vie quotidienne. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, étant donné la nature fondamentalement anti-humaine du capitalisme, tant de gens conservent malgré tout un sens de coopération, de solidarité et d'attention aux autres dans leur approche de la vie. Les gens ont besoin de sécurité dans leur vie quotidienne dans un contexte de solidarité et de cohésion communautaires. En Allemagne d'avant guerre, les conditions étaient telles que des millions de gens ont voté pour le sentiment illusoire de sécurité qu'offrait le fascisme (et ont rejoint le parti nazi par désir de sécurité et d'appartenance), au lieu de la démocratie bourgeoise chaotique de la république de Weimar. Pour un développement intéressant de cette idée, lire *La Peur de la Liberté* de Erich Fromm. Aujourd'hui, le besoin désespéré de sécurité et de communauté mène

les gens à rejoindre toutes sortes de cultes religieux ou de groupes culturels, et à chercher une expression commune de leurs craintes, sous la forme de chasseurs fanatique de pédophiles ou de gangs de jeunes musulmans. Le regain des religions alternatives en Occident et d'autres phénomènes sont directement imputables à la nature anti-humaine du capitalisme.

Avec les besoins de base de communauté et de sécurité (à la fois économique et psychologique), les humains doivent avoir un degré significatif d'autonomie ou, si l'on veut, de liberté, s'ils-elles veulent se développer selon leurs natures. Les sociétés capitalistes offrent l'illusion de la liberté (de consommer) tout en asservissant des millions dans des usines, magasins, bureaux et domiciles. Les systèmes politiques et législatifs fixent les limitent de la liberté de façon encore plus limitée, en déformant de toutes sortes de façon la vie quotidienne des travailleur-ses. L'exploitation et la domination capitaliste a créé une armée de gens confus-es et désorienté-es, incapables de se lier à d'autres à un niveau significatif ou seulement au sein de la culture et de la langue de leur 'tribu'.

Conformité

On modèle les enfants pour qu'ils se conforment à la division sexuée d'expression et de comportement, ce qui les prépare à la division subséquente du travail selon les genres. Les garçons sont poussés à jouer des rôles actifs, aggressifs et masculins. Leurs réactions naturelles doivent être réprimées: 'un garçon, ça pleure pas' et ils sont conditionnés à se nier eux-mêmes. Les filles sont élevées de manière à être passives et dépendantes, avec le but ultime de la maternité comme moyen de devenir une personne à part entière. Même les rôle d' 'Homme Nouveau' ou de 'garçonne' sont créés pour créer une illusion de liberté mais en réalité ne créent qu'une obligation de se comporter (de consommer) d'une certaine manière. Même des concepts jugés fondamentaux tels que la féminité et la masculinité ne sont pas naturels, mais inculqués et doivent être acquis par un processus long et bien souvent douloureux. On ne peut pas s'étonner de ce que beaucoup de gens soient brisé-es, étant donné que ce processus s'impose à tou-tes, quel-les qu'elles-ils soient.

Seul l'anarchisme, et plus particulièrement le communisme anarchiste, permet le développement entier des êtres humains qui dépend autant des interactions de toutes sortes avec d'autres humains que de la

volonté individuelle que l'on peut exercer. Il est seul à fonder son approche sur le besoin prouvé que les humains ont à la fois de sécurité collective à travers la communauté et l'autonomie personnelle à travers la sociabilité et la solidarité. Si l'on place cela dans le contexte d'une société sans exploitation et sans classe, condition nécessaire pour protéger et nourrir la nature humaine, et vous obtenez le communisme anarchiste. Bien que la nature humaine soit nécessairement très complexe, c'est seulement dans la société anarchiste communiste du futur (mais qui se construit déjà aujourd'hui) que la nature humaine peut atteindre son expression la plus complète et se révéler dans sa totalité. Créativité, amour, appartenance et liberté sont mutilés dans la société d'aujourd'hui, mis en boîte et vendus quand ils peuvent être rentables, détruits quand ils ne le peuvent pas. Dans la société future, ces qualités de la nature humaine essentielle seront libérées.

Contre l'exploitation

Le développement des sociétés de classe, qui dans l'Antiquité ont remplacé les sociétés égalitaires à travers le monde, se sont révélées être un désastre pour la majeure partie de l'humanité. Bien qu'il fut en général accompagné de gains en terme d'augmentation de la productivité par l'amélioration des moyens de communication etc, la société a été divisée entre riches et pauvres. Les sociétés de classe sont fondées sur l'exploitation, c'est-à-dire sur un processus par lequel la majorité pourvoit au bien-être d'une minorité. L' 'invention' de la propriété privée et l'explosion du capitalisme comme système économique dominant au cours des derniers siècles a parfait ce processus d'exploitation. L'exploitation capitaliste signifie avant tout que les patrons dérobent aux travailleur-ses la valeur de leur travail. Si le patron veut faire un profit et de l'argent pour développer et faire la publicité d'un produit, il-elle ne peut que voler une part toujours plus grande de sa valeur sur le marché des personnes qui le produisent. L'ironie, c'est bien sûr que les patrons détestent que les travailleur-ses volent. Un vol important par une seule personne est acceptable à ce qu'il semble, mais le vol de bas étage par d'autres ne l'est pas. Seule une partie de la richesse que les travailleur-ses créent leur revient et souvent une bien petite portion! Le reste revient au capitaliste sous la forme de profit qui mène avec le temps, et selon le niveau d'exploitation, à l'amas de richesse personnelle et financière. Même les patrons de petites entreprises peuvent souvent laisser des millions dans leurs testaments.

Marx

Karl Marx, malgré les critiques anarchistes de son manque d'analyse des dangers du pouvoir étatique, a expliqué de façon convaincante comment l'exploitation peut fonctionner. La richesse, selon lui, se produit lorsque les matières premières naturelles (bois, coton, charbon, etc) sont transformées par le travail en utilisant des technologies (outils, science, machines, etc). Avant le capitalisme, la production des biens était une série de transactions entre producteurs indépendants. Le-la bûcheron-ne vendait du bois, le-la charpentier-ère le travaillait, le-la marchand-e le transportait et la-le vendeur-euse le vendait. Chacun-e vendait ce qu'elle-il possédait pour ce que cela valait pour elles-eux ou ce qu'offrait le marché, librement et de son propre accord. La richesse volée et accumulée durant les siècle de féodalisme (dépendant de l'exploitation des travailleur-ses asservis) a permis aux proto-capitalistes de prendre aux travailleur-ses le contrôle de ces transactions, les transformant en des salarié-es entièrement dépendants de leur propriétaire. Les forêts ont été cloturées et sont devenues la propriété des nobles, qui ont vendu le droit d'utiliser leur bois aux nouvelles-aux marchand-es et industriel-les. Les charpentier-ères ne pouvaient se procurer du bois que si elles-ils acceptaient de vendre leurs produits finis aux industriel-les qui contrôlaient alors le prix des vendeur-ses. A mesure que toujours plus des parties du processus étaient aux mains d'une même personne, de la-du capitaliste, d'avantage de profit sur chaque étape de la transaction a été accumulé en un seul endroit, donnant aux propriétaires toujours plus de pouvoir, puisqu'elles-ils pouvaient alors demander des prix plus bas pour les produits et fixer des prix plus élevés sur les produits finis, en achetant les organes du gouvernement dont elles-ils avaient besoin (armée, milices locales, juges, législateurs, etc.) pour protéger leur richesse et accélérer le processus.

Bien entendu, ce processus est censé être régulé par le marché et, au vingtième siècle, les interventions des gouvernements sociaux-démocrates. Dans les périodes fastes, quand le marché est florissant et les prix élevés, la classe propriétaire fait beaucoup de profits. Sûrement, ces chefs d'entreprise, ces grand-es preneur-ses de risques, qui construisent des empires politiques et commerciaux, perdent de l'argent quand les économies se contractent et que les prix chutent? Pas du tout! Puisqu'elles-ils possèdent tout et sont protégé-es par le gouvernement, c'est plus facile pour elles-eux de

réduire les coûts en mettant leur travailleur-ses à la porte. Les travailleurs deviennent un facteur économique en période de récession et la puissance de travail de la-du travailleur-se, la puissance qui crée toute richesse, un bien de consommation supplémentaire qui ne peut qu'être vendu pour ce que le marché du travail, contrôlé également par la classe propriétaire, est prêt à payer.

Les travailleur-ses sont ainsi volé-es quoi qu'il en soit. Ce qu'elles-ils possèdent est acheté pour moins que ce que cela vaut. Ce qu'elles-ils produisent est pris pour moins que ce qu'elles-ils pourraient en retirer par la vente. Ce qu'elles-ils doivent acheter pour vivre leur est vendu plus cher que le coût de production. Malheureusement, beaucoup d'entre nous ne sont pas conscients de cela. Beaucoup de travailleur-ses acceptent le principe d'un travail juste pour un salaire juste, sans se rendre compte que les dés sont pipés dès le départ. Parce que la plupart d'entre nous ne contribuent qu'un peu à la production d'un produit fini, cette exploitation est presque invisible. Nous pensons que les managers organisent et contrôlent le processus de production, qu'elles-ils sont comme nous, alors qu'en réalité elles-ils n'ont de cesse que d'augmenter la productivité et de faire baisser les coûts pour créer du profit. Un-e mauvais-e patron-ne nous met en colère et crée parfois un sentiment d'injustice, par exemple si une usine très rentable est fermée, mais nous sommes rarement conscients de notre exploitation.

Nous exploiter nous-mêmes

Les travailleur-ses, en général, acceptent l'approche économique capitaliste et se voient comme l'un des coûts de production plutôt que comme la source principale de la richesse de la société. Ce faisant, ils acceptent sans le savoir le principe de base du système capitaliste. Il y a beaucoup de raisons qui font que travailleur-ses acceptent leur exploitation. C'est en partie à cause du pouvoir de persuasion de l'école et des média de masse, mais c'est aussi une conséquence du syndicalisme.

Les syndicats acceptent le capitalisme. Leur rôle n'est pas d'aider à sa destruction mais d'oeuvrer en son sein. Ce faisant, ils aident à promouvoir l'exploitation capitaliste. Les syndicats essaient d'améliorer les conditions de travail et les salaires mais pour cela ils doivent accepter le droit des patrons de contrôler et d'exploiter. Si jamais les travailleur-euses, à travers les syndicats, arrivent à

récupérer une proportion trop importante de la richesse qu'elles-ils créent, les patron-nes ferment tout simplement l'usine considérée comme 'non-rentable'. Le processus de convention collective entre travailleur-ses et patronnat est une reconnaissance de la légitimité du système. En d'autres mots, le mieu que les syndicats peuvent offrir, c'est un système d'exploitation 'plus juste' (!).

En divisant les travailleur-ses sur la base de ce qu'elles-ils font, par branche, secteur et classe, les syndicats aident aussi le processus d'exploitation en divisant les travailleur-ses. Une classe ouvrière divisée est affaiblie. Là où les employeurs voient la possibilité d'augmenter le niveau d'exploitation, ils-elles le font. Par exemple, les jeunes travailleur-ses, les femmes et les nouvelles-aux immigré-es sont faciles à exploiter grâce à différents facteurs culturels qui les rendent vulnérables, et elles-ils en souffrent. En dépit de législation soi-disant protectrice et la montée du féminisme, les femmes gagnent toujours moins que les hommes à travail égal.

Contrairement à beaucoup de marxistes qui voient le processus d'exploitation dans des termes soi-disant 'scientifiques', les communistes n'ont que faire d'une telle 'objectivité'. Le capitalisme est un système moralement injuste, corrompant, dégradant et extrèmement destructif pour l'environnement, les peuples et les sociétés. Le salariat, qui est le mécanisme de base de l'exploitation, doit être éliminé dans le mouvement pour détruire le capitalisme. Comme l'a fait remarqué Kropotkine, toute la richesse du monde qui a été produite au cours des siècles est le résultat des efforts de toute l'humanité. Les richesses doivent être rendues à tou-tes, elles n'appartiennent à personne et à tout le monde.

Travail

C'est devenu un credo de la moralité moderne que de prétendre que tout travail est bon en lui-même - une croyance utile à celles-ceux qui vivent de la richesse des autres.
William Morris, *Travail utile contre labeur inutile*, 1885

Reconnaissons-le, le travail que nous connaissons et que nous haïssons aujourd'hui craint. N'importe qui qui a travaillé pour un salaire le confirmera. Le travail, pour la plupart d'entre nous, c'est simplement le travail forcé. Et on le ressent ainsi! Que l'on travaille de façon temporaire et souffre de toutes les insécurités que cela comporte ou

que l'on soit suffisemment 'chanceux-se' pour avoir un poste à long terme où la sécurité de l'emploi se resserre comme un garot autour du cou, cela ne change rien. Le travail offre tout cela: fatigue physique et nerveuse, maladie et, le plus souvent, un ennui qui paralyse l'esprit. Sans oublier le sentiment d'être arnaqué-e au profit d'un-e autre. Pensez-y. Le travail nous bouffe la vie. Et pas seulement le temps qu'on lui consacre physiquement: en dehors des heures rémunérées, le travail domine tous les aspects de notre existence. Quand on n'est pas au travail, on y va et en revient, on s'y prépare ou on s'en remet, on essaie de l'oublier ou d'y échapper dans ce qu'on appelle dérisoirement le temps de 'loisir'.

Le travail, mot abject, est en effet trop horrible à contempler. Le fait que celles-ceux qui travaillent sacrifient la plupart de leur vie pour survivre pour travailler... Cet aspect effrayant de la réalité fait tellement peur que le travail lui-même devient une sorte de drogue qui nous endort, nous obscurcit l'esprit, avec la paye comme récompense ultime. Pensez-y trop et même le travail le plus 'confortable' devient insupportable. En plus du simple fait que ne pas travailler (ne pas vendre sa puissance de travail) et ne pas accepter la misère des minimas sociaux revient à ne pas manger, les esclaves du salariat sont menées vers l'emploi par des idéologies qui nous persuadent de la nécéssité personnelle et sociale d' 'avoir un emploi'. On peut appeler ça l'idéologie du travail. Ce qu'on doit se demander c'est d'où viennent ces idéologies et comment elles ont une telle emprise sur nous.

De nombreux types d'esclaves

En Grèce antique, ce modèle pour les démocraties modernes, on ne considérait pas que le travail physique ait une quelconque valeur intrinsèque autre que son bénéfice immédiat à l'individu et à la communauté. Qu'une idéologie du travail ne se soit pas développée dans la société grecque est du au simple fait que la plupart du travail était fourni par une population captive, les esclaves, conscrit-es et forcé-es à merci. L'impuissance et la dépendance abjecte des esclaves envers leurs maître-sses faisaient qu'il y avait peu d'intérêt à les convaincre de la valeur de leur labeur. C'était aussi vrai des différentes formes de servitude qui existaient dans l'Antiquité. Nous avons peu de traces de ce que les esclaves elles-eux-mêmes pensaient du travail qu'i-elles étaient contraint-es de faire, bien que l'esclave-gladiateur Spartacus donna plus tard à penser aux Romains.

Une idéologie du travail identifiable a commencé à émerger avec le déclin de l'esclavage et l'émergence du féodalisme. L'Eglise catholique a, à travers son histoire, toujours fait parti du dispositif de la classe dirigeante et a toujours servi ses intérêts. Les nombreux soulèvements de paysans et les mouvements hérétiques fondés sur la pauvreté du Christ ont menacé l'Etat comme l'Eglise, déclarant un paradis sur terre où le pouvoir des nobles d'imposer le travail à travers les impôts serait aboli par un partage des richesses entre les pauvres. De plus, les gens commencèrent à contrôler d'avantage leur travail, demandant des salaires plus élevés et s'organisant dans des guildes de métier. En réaction à cela, l'idéologie du travail comme activité noble et spirituelle à commencé à être prêchée du haut des pupitres. Celles-ceux qui travaillaient commencèrent à se faire à leur nouveau statut au sein de la hiérarchie divine avec les nobles et le clergé au sommet, les bourgeois au milieu et les humbles vilains en dernier. Ces esprits libres ou personnes brisées qui résistèrent à la domestication, les mendiant-es, furent attaqué-es par les classes dirigeantes par des lois contre l'errance et le vagabondage. Les individus qui n'avaient pas été intégré-es à l'économie était peint-es comme des hors-la-loi paresseux-ses et indignes et forcé-es de devenir ce qui était l'embryon de la classe ouvrière.

La théologie calviniste soutient que seul-es quelques élu-es verront le paradis. La preuve de l'élection et de la divine récompense assurée de quelqu'un-e se voyait dans son succès sur terre, ce qui poussa les calvinistes à développer une éthique stricte du travail. Les calvinistes s'attelaient à travailler dur et à accumuler des richesses, témoins de leur destinée manifeste. Cette idéologie monocentrée, méthodique et disciplinée a été très utile aux classes capitalistes émergeantes qui étaient, dans bien des pays, également les classes religieuses. Cela menait également à une théorie de la société qui assurait le transformation réussie des serfs de la société médiévale en des personnes théoriquement libres, les futur-es esclaves du salariat qui allaient devoir vendre leur force de travail, sans trop de risque qu'ils-elles tournent le dos à tout cela. Résultat: le capitalisme a changé fondamentalement la nature du travail.

L'éthique du travail protestante, comme on l'a appelée, se renforçait à mesure que le capitalisme industriel consolidait sa mainmise sur la société (mais pas sans une résistance considérable et violente de la part de la classe ouvrière). Il est aujourd'hui presque impossible de se

rendre compte que tout ce que la société produit (à l'exception de ce qui demandait un effort collectif comme les mines, brasseries ou boulangeries) appartenait à ceux-celles qui le produisaient, qui pouvaient contrôler la valeur de leur travail par le prix pour lequel elles-ils étaient prêt-es à le céder. Le 'succès' des usines a donné au capitalisme le moyen de créer de nombreux emplois mais au prix de ce pouvoir et de la liberté qui l'accompagnait. Mais pendant des décennies il ne pouvait pas assouvir son besoin de travail, d'où l'asservissement (recrutement) de dizaine de milliers de femmes et d'enfants dans les usines et les mines. De nouvelles lois furent passées restraignant la possibilité de travailler de manière temporaire. L'existence elle-même (sans moyen de subsistance visible) est devenu un crime à mesure que les maître-sses industriel-les cherchait à faire d'une classe paysanne et artisanale essentiellement libre unearmée d'usine docile. Au bâton de la reprobation sociale, du camp de travail et de la prison pour celles-ceux qui refusaient de travailler, le patronnat ajouta la carotte de l'emploi à vie pour la-le travailleur-se humble et loyal-e, des différences de salaire pour le travail non-qualifié ou semi-qualifié et un prestige social mythique pour les 'rois du travail' (mineurs, métallurgistes, etc). Un 'emploi à vie' devint un but courant, atteind et maintenu dans les périodes saines du capitalisme et repris en temps de récession ou de restructuration du capitalisme. Jusqu'à récemment, il arrivait que des enfants quittent l'école à quatorze ans et travaillent pour la-le même employeur-se, souvent au même poste, jusqu'à la retraite. L'éthique du travail était renforcé par l'encouragement de l'auto-identification des travailleur-ses avec leur emploi. Même aujourd'hui, la première question quand on rencontre quelqu'un est 'que faites-vous dans la vie?' Les villages de mineurs, les clubs de travailleur-ses, les ligues d'usine, les syndicats, les retraites professionnelles étaient tous des aspects de la société qui divisaient les travailleur-ses autant qu'ils les définissaient. Cet identification au travail était renforcée par les guildes puis les syndicats qui encourageaient les travailleur-ses qualifié-es à se considérer spéciaux et de ne pratiquer l'entraide et la solidarité qu'avec celles-ceux de leur métier ou de leur niveau d'ancienneté dans ce métier.

L'idéologie du travail

Tout cela se passait tandis que le salariat se généralisait et devenait légitime aux yeux de la nouvelle classe ouvrière et de la société dans son ensemble. Le chômage devint un problème moral et pas social et

les chômeurs des 'victimes' et 'malchanceux-ses' pour les progressistes et des parias aux yeux du reste de la société. Cette idéologie régnait malgré les efforts des socialistes de faire constater le fait que seul le capitalisme créait le chômage. Beaucoup de gens se reprochent à eux-mêmes leur chômage, leur pauvreté et leur manque de valeur même aujourd'hui, ce à quoi l'état ne voit pas de raison de remédier. Cela empêche les gens de demander du travail quand il n'y en a pas mais ne les empêche pas d'être forcé-es à reprendre leur place au sein de la force de travail quand on a à nouveau besoin d'elles-eux.

Cette idéologie du travail a été remise en question par les récentes transformation du capitalisme lui-même, par le chômage de masse chronique et le sous-emploi, le phénomène de travail temporaire et précaire, les contrats à courte durée et la flexibilité. La notion d'emploi à vie, si répandue dans le capitalisme d'après-guerre, est devenu dépassée à part pour les travailleur-ses indépendant-es. Les apprentissages qui créaient des travailleur-ses manuel-les qualifié-es pour l'industries ont presque disparu. Le travail est transitoire, fragmenté en période d'emploi et de chômage regardées comme naturelles. Beaucoup de jeunes n'ont jamais connu la 'dignité' que le travail est censé donner et celles-ceux qui n'ont jamais connu le 'monde du travail' ne ressente que peu de culpabilité de ne pas en faire partie. Au même moment, il est évident que le travail en tant que base de l'intégration sociale sans heurts de la classe ouvrière que souhaite le capitalisme est sabotée à la fois par des crises économiques mondiales chroniques, qui demandent une restructuration rapide et radicale, et par les nouvelles technologies qui rendent de plus en plus de travailleur-ses inutiles.

Qu'est-ce que cela fait aux révolutionnaires libertaires et à notre projet de transformation sociale? Nos arguments pour une société sans 'emploi', c'est-à-dire sans patronnat et sans salariat, aura-t-elle plus de sens aux yeux des travailleur-ses pour lesquel-les le travail est déjà un moyen méprisable d'obtenir quelque chose, et pour lesquel-les il a peu de sens? Se pourrait-il que l'affaiblissement de l'identification des travailleur-ses avec leur emploi entraîne un affaiblissement de leur identification au statu quo? Ou bien peut-être que l'atomisation de grandes parties de la classe ouvrière par le processus constant du développement capitaliste dissipera encore d'avantage la conscience de classe.

Quelles que soient les conséquences du déclin de l'éthique du travail et de son idéologie, une chose est sûre: le salariat restera une expérience aliénée et aliénante pour celles-ceux qui sont forcé-es d'y prendre part à quelque niveau que ce soit et l'exploitation inhérente au système capitalistene disparaîtra pas. L'émancipation du travail est la tâche des travailleur-ses seul-es!

Leaders

La plupart des gens de gauche prétendent que la 'démocratie' est infiniment préférable au fascisme et beaucoup de travailleur-ses meurent dans ce qu'elles-ils voyaient comme un combat contre la tyrannie du fascisme. Cependant, cette soi-disant alternative nous prend aussi notre liberté, de manière peut-être plus insidieuse grâce à l'écran de fumée derrière lequel elle se cache. L'une des principales distinctions entre les deux est l'utilisation de la force brute par le fascisme au lieu du subtil lavage de cerveau que la démocratie utilise. L'une des méthodes est crue et immédiate, l'autre subtile et sophistiquée, mais elles mènent au même résultat: à notre acceptation passive su système qui nous oppresse. L'un des points principaux de cette stratégie est le culte des dirigeants, incompatible avec l'établissement d'une société fondée sur la liberté et l'égalité.

Dans n'importe quelle société, il y a une vaste gamme de capacités, sur laquelle la plupart des gens se situent au centre. L'intelligence, le savoir et l'expérience collective de beaucoup importe bien d'avantage que la contribution de quelques soi-disant génies. Malgré cela, l'histoire humaine est marquée par l'usurpation des luttes et des mouvements sociaux par des dirigeants qui prétendent savoir mieux que tout le monde quoi faire. La lutte des hommes et des femmes pour se libérer de leurs entraves politiques, économiques et spirituelles a toujours été longue et douloureuse. Mais à maintes occasions, une fois débarassé-es d'une tyrannie, les gens ont permis à une autre de prendre sa place. Effrayé-es par leur nouvelle liberté, ils tendent leurs poings liés à un-e nouveau-elle gardien-ne de prison. Si l'on veut parvenir à une société réellement libre, qui ne peut être qu'une société communiste anarchiste, nous devons faire d'avantage que de juste nous débarasser des sources évidentes d'oppression. La classe ouvrière doit aussi se transformer en tant qu'individus de façon à rejeter les dirigeants et toute forme de nouvelle tyrannie.

Il n'est pas surprenant que l'on soit si empréssé-e de se soumettre à

des chefs. La société capitaliste est organisée de façon à nous déposséder de notre capacité de pensée autonome de façon à prendre contrôle de nos vies. Cette passivité acquise se manifeste aux niveaux psychologiques les plus subtils. On apprend aux individus dès leur plus jeune âge que la meilleure manière pour eux de répondre au besoin humain de sociabilité, c'est d'obéir, d'accepter l'autorité et la hiérarchie entre leader et suiveur-se. Il y a beaucoup d'examples de telles hiérarchies dans différentes sous-cultures, qu'il s'agisse de partis politiques ou de groupes de skinheads. Ils ont un code vestimentaire (pensez aux clones du New Labour!) qui permet d'identifier les membres du groupe. Pour devenir membre, les individus signalent leur acceptation de cette culture (et de sa hiérarchie) en changeant leur garde-robe, leur apparence et leurs opinions pour se conformer. Si l'individu remet en cause le comportement du groupe ou ses structures hiérarchiques, formelles et informelles, elle/il est alors rejeté-e, ce qui est pour beaucoup une expérience traumatisante. Même des groupes censés combattre le capitalisme, comme les partis trotskyistes et communistes à l'ancienne, incorporent et cristallisent ces valeurs de hiérarchie et de division du travail entre, par exemple, 'leader' et 'millitant de base'. La subversion du besoin de sociabilité et le besoin (dans un monde tumultueux) de sécurité a produit un culte des leaders. Les écoles et les mouvements de jeunesse sont sensés permettre aux enfants de devenir les 'leaders de demain'. Les lettres de références pour un emploi doivent mettre en valeur les 'qualités de leader' de la/du postulant-e. Les travailleur-ses doivent élire des représentant-es qui négocieront avec la/le patron-ne. Les partis politiques de gauche comme de droite choisissent un leader, les électeur-trices doivent à leur tour choisir entre elles-eux, et la/le gagnant-e prend alors des décisions concernant toute la population. Le culte des leaders s''étend à toute la société.

Initiative

Avant d'examiner ce qu'entraîne cette acceptation générale des leaders, nous voulons la différencier de quelque chose de différent que l'on confond souvent avec elle: l'initiative individuelle. Cette impulsion fondamentale qui nous pousse à inover et à construire, de créer quelque chose d'utile à d'autres et qui nous gagne leur approbation est commune à toute l'humanité. C'est une impulsion expressive de l'individu qui n'a rien à voir avec la volonté de pouvoir de quelques un-es. La réalisation de soi, l'expression de notre unicité,

est l'une des aspirations humaines les plus puissantes et une brique de base d'une société libre et doit être préservée envers et contre tout dans la société actuelle. Cependant, en tant que communistes anarchistes, nous sommes intimement convaincu-es que l'individu ne peut se réaliser pleinement que dans un contexte social, au sein de la communauté et non pas à ses dépends. On nous demande d'admirer les histoires d'ascencion sociale de celles-ceux qui ont rejeté leurs origines pour une vie de richesse et de privilèges mais n'apprennent que rarement le coût humain du succès, tant pour l'individu que pour celles-ceux qu'elle/il a pu blesser sur son parcours. Nous nous étonnons de ce qu'elles-ils soient devenu-es des 'monstres', des personnages qui semblent suprahumains, sans nous rendre que, ayant abandonné leurs communautés, leur individualité est la seule chose qui les définit encore. Par contraste, si nous avons tou-tes la possibilité de nous exprimer dans le contexte des nombreux groupes et communautés auxquels nous appartenons, notre individualité est renforcée et non, comme beaucoup le prétendent, submergée.

On nous dit aussi que nous avons besoin de leaders parce que sans obéissance, ce serait le chaos. On suppose que sans personne pour nous dire quoi faire, on ne saurait pas quoi faire et rien ne se ferait. nous ne saurions pas non plus comment nous comporter. En tant qu'anarchistes, nous savons que les êtres humains sont naturellement des animaux coopératifs capables de résoudre des problèmes et qui peuvent très bien se passer de leaders: c'est la société capitaliste qui engendre l'aggression et la compétition égoïste. C'est rare, en effet, que les leaders aient réellement les solutions aux problèmes sociaux et personnels auxquels nous sommes confronté-es. Ce besoin de rémédier à ces problèmes nous amènent vers ces escrocs auxquel-les nous offrons le pouvoir. Ce qu'elles/ils offrent est une arnaque, un rituel démagogue qui nous persuade que le travail, l'effort et le sacrifice demandés pour résoudre ces problèmes en valent la peine, pour faire plaisir aux dirigeant-es. Beaucoup de groupes qui se veulent progressistes, y compris les partis de gauche, combattent simplement pour le droit à de 'meilleur-es' dirigeant-es. Les travailleur-ses, ou le peuple, selon eux, ont été trahi-es par de mauvais-es leaders. En d'autres termes, elles-ils veulent elles-eux-mêmes remplacer les 'mauvais-es' dirigeant-es aujourd'hui au pouvoir. Ce n'est qu'une autre arnaque, une diversion dangereuse car ce qu'il nous faut ce ne sont pas de meilleur-es dirigeant-es mais plus de dirigeant-e du tout.

Sociétés contre nature

La hiérarchie sociale que nous acceptons comme naturelle est tout aussi contre nature et absurde que le gouvernement lui-même. Il n'y a pas de leaders-nés, seulement une classe dirigeante qui s'est emparée du pouvoir et qui utilise ce pouvoir pour exploiter et dominer la majorité de l'humanité. Les classes sociales ne sont pas organisées selon un ordre naturel mais sont le produit historique d'une société d'exploitation. Malheureusement, l'acceptation de la hiérarchie s'est propagée à tous les niveaux de la société et existe même au sein des organisations que les travailleur-ses créent pour remettre en cause le système.

La responsabilité collective est l'alternative au dirigeantisme et la contre-part de l'égalité. Si nous voulons réussir à construire une société communiste anarchiste, la classe ouvrière doit apprendre à dépendre d'elle-même. Chaque individu de cette classe doit être prêt-e à prendre la responsabilité pour et prendre part à la transformation sociale. La révolution ne doit pas se faire uniquement entre la classe dirigeante mais contre lmes dirigeant-es et les hiérarchies à tous les niveaux de la société. De plus, et c'est important, elle doit être une révolution contre notre propre passivité.

Patriarcat

Un bien grand mot que beaucoup utilisent pour décrire les sociétés dirigées par les hommes. A l'origine, le terme était employé pour décrire des sociétés plus 'primitives', des cultures plus anciennes, les comparant aux sociétés matriarcales (dirigées par les femmes) qui semblaient avoir existé auparavant. Le terme est devenu populaire à la fin des années 60 et dans les années 70 avec la croissance du mouvement des femmes. Au lieu de parler de la société capitaliste, qui était un terme non-sexué impliquant seulement la loi du capital, les féministes souhaitèrent utiliser un mot reflétant le rôle dominant des hommes dans la société. Patron-nes, chefs militaires, politicien-nes, violeurs, ceux-celles qui battent leur femme, etc. sont, pour la plupart, des hommes. Même les hommes de la classe ouvrière dirigent leurs foyers et les femmes de la classe dirigeante sont dépendantes de et soumises à leurs maris et pères. En utilisant le terme de patriarcat, les féministes espéraient ébranler la position de révolutionnaires de différentes tendances: celle selon laquelle abattre le capitalisme mettrait automatiquement fin à l'oppression des femmes.

Le terme de patriarcat pouvait décrire tout un système social. Au court des années 70 et 80, des débats s'enflammèrent pour savoir si un tel système existait. La gauche traditionnelle des organisations marxistes dénoncèrent l'emploi de ce terme car il impliquait que l'oppression des femmes par les hommes soit plus importante que l'exploitation de la classe ouvrière par le patronnat. Des féministes accusèrent les organisations poplitiques de réduire toute oppression à l'oppression de classe, et d'ignorer ainsi l'existance du statut oppressif de l'homme en société. D'autres tentèrent de combler le différend en utilisant le terme de capitalisme patriarcal, défendant le fait que l'oppression sexuelle et l'exploitation de classe sont toutes deux importantes: 'Ce que nous entendons par patriarcat, c'est un système dans lequel les femmes sont oppressées, une oppression qui est totale, qui prend effet dans tous les aspects de nos vies. Tout comme l'oppression de classe existait avant le capitalisme, il en est de même en ce qui concerne notre oppression. Nous ne reconnaissons pas l'oppression de l'homme en tant que sexe bien que les hommes de la classe ouvrière, les homosexuels et les noirs sont opprimées en tant que travailleur-ses, homosexuel-les et noir-es, une oppression partagée par les femmes homosexuelles, noires et de la classe ouvrière.' (Editorial: *Scarlet Women 8*, lettre d'info du Courant Féministe Socialiste.)

Une question secondaire?

Le débat n'aboutit à rien. Dand les organisations léninistes le point de vue 'de classe' l'a emporté et l'oppression des femmes a été de nouveau relegué au plan des questions secondaires. Beaucoup de femmes se tournèrent amèrement vers le séparatisme, soutenant le point de vue selon lequel les hommes sont les principaux ennemis. Alors que pensent les communistes anarchistes dans tout ça? Les communistes anarchistes rejettent le point de vue selon lequel l'oppression des femmes cesserait d'exister avec l'abolition du patronnat et reconnaissent qu'on ne peut l'expliquer uniquement par les termes d'un système économique. On a besoin d'un cadre d'analyse plus complexe, qui reconnaitrait le rôle de l'idéologie et des hommes dans le maintien des femmes dans une position subordonnée. En cela le concept de patriarcat est utile, bien qu'abstrait. Cela ne veut pas dire que la domination masculine soit naturelle ou inévitable. Ce ne sont pas les hommes en tant que tels qui sont nos ennemis, mais les rôles de masculinité qu'ils jouent et le pouvoir qu'ils ont. En

même temps l'oppression des femmes ne peut pas être comprise seulement en termes de patriarchie car cela ne souleverait pas le problème de l'influence du capitalisme sur l'oppression des femmes, en ce qu'il crée des circonstances différentes pour les femmes de classes différentes tout en leur donnant différents degré de pouvoir. De la même manière que l'on ne peut pas ignorer la différence entre hommes et femmes au sein de la classe ouvrière, on ne peut ignorer les différences entre les femmes. Néanmoins, le concept de patriarcat souligne le fait que les femmes sont oppressées et qu'elles ne sont pas uniquement oppressées par le capital mais par les hommes qui ont un intérêt à maintenir cette situation.

Dans certains cas, les avantages du sexisme pour les hommes sont évidents: la place privilégiée des hommes dans le marché de l'emploi et les bénéfices émotionnels et matériels qu'ils obtiennent de la famille. Cependant, les hommes bénéficient également par des voies moins évidentes, comme sur le plan de la sexualité où la femme porte la responsabilité de la contraception. Le communisme anarchiste s'attache à transformer tous les aspects de la vie et non juste les conditions matérielles. Il en suit que nous devons mettre en échec la culture entière, ce qui implique de révolutionner les relations entre hommes et femmes et de libérer les deux sexes du rôle traditionnel qui nous a été inculqué.

Cette lutte doit faire partie du mouvement révolutionnaire général pour renverser le capitalisme. Le capitalisme utilise les différences de genres à son avantage: l'homme 'macho' dédié à la guerre et aux affaires et la femme féminine dédiée aux soins, au soutien et à la reconstruction. La révolution doit mettre fin à tout pouvoir, qu'il soit capitaliste, étatique ou mâle. Pris à part, le concept de patriarcat ne permet pas de comprendre l'oppression des femmes. Cependant, utilisé en conjonction avec une analyse générale de classe, il joue un rôle essentiel dans notre compréhension de la société.

Militarisme

De tous les mots en '-isme', le militarisme est le plus venimeux, le plus destructeur et le plus dangereux. Quand il est actif, il détruit des gens, des cultures et la pensée rationnelle. Quand il est relativement passif (bien qu'il ne soit jamais complètement passif), il penètre les esprits et les systèmes de valeur de la société de manière à renforcer

la conformité et l'obéissance.

Les valeurs militaires demandent l'uniformité, non seulement en ce qui concerne l'apparence, mais aussi l'attitude et les valeurs. Les forces armées font un effort considérable pour s'assurer que les soldats de tout grade acceptent sans conteste la supériorité inhérente et incontestable de leurs méthodes, de leurs objectifs et de leur idéologie. Dans le feu de la bataille, il n'y a pas d'espace pour mettre en doute la validité de la campagne ou de l'action en question. L'acceptation d'un robot est de mise. Le militarisme, la glorification des valeurs et des méthodes militaires a une longue histoire. En Europe, en Asie et en Amérique du Nord, ce symbole incontesté du militarisme, l'uniforme militaire et le prestige qui l'accompagne, a existé depuis des millénaires, comme le montrent les reliefs assyriens pillés en Iraq et exposés aujourd'hui au British Museum, représentant les rangs disciplinés de l'armée du roi, qui datent d'il y a bien plus de 2500 ans. Les valeurs militaires acceptent aussi sans conteste la validité de la hiérarchie. Les ordres viennent d'en haut et sont relayés jusqu'aux troupes. Bien qu'il y ait un espace pour la prise de décision individuelle (aucune large organisation ne peut survivre sans aucune imagination ou initiative) elle n'est permise que selon une chaîne de commandement stricte et rigide. Malgré le scepticisme des troupes, les ordres sont faits pour être obéis. L'obéissance est un aspect essentiel de l'approche militaire et, en temps de guerre, ne pas obéir pour mener à de fortes peines.

Le militarisme et la société

Un autre aspect de l'approche militaire est la discipline. Le soldat, marin ou personne de l'armée de l'air doit agir au sein d'une équipe, avec auto-discipline en toutes circonstances. Et cette auto-discipline doit être une extension et une internationalisation de la discipline militaire plus large. Discipline, hiérarchie et obéissance s'associer pour créer plus efficacement le but ultime des valeurs militaires: l'activation de la violence. Depuis l'invention de la chasse et de l'arc, la technologie militaire a poursuivi un but simple: la destruction la plus efficace possible de l'ennemi avec le moins de pertes possibles de son côté. Les importants investissements du capitalisme dans ces technologies et les profits qu'ils engendrent ont donné aux forces militaires des pays les plus puissants du monde une capacité de tuerie qui fait passer la destruction de Dresde et d'Hiroshima pour des soirées dansantes.

Le militarisme, c'est l'application des méthodes et des valeurs militaires au reste de la société. Il est d'autant plus efficace s'il accompagne une autre soi-disant vérité telle qu'une religion, la pureté de la race, l'impérialisme ou le nationalisme. Dans ses expressions les plus abouties, en Allemagne nazie et en Russie stalinienne, toute opposition était soit éliminée, soit soumise, et toute la société était soumise à des méthodes et à une organisation de type militaire, menant à la guerre. Qu'il s'agisse du nationalisme racial en Allemagne ou du 'socialisme dans un seul pays' en Russie (qui a mené à la grande guerre patriotique de 1941-45), l'identification de la nation avec l'armée était une combinaison puissante. Plus récemment on en a vu de pâles copies telles que la longue guerre de Saddam Hussein contre l'Iran ou bien l'idéologie nationaliste, raciste et religieuse qui a alimenté le génocide rwandais, avec la destruction totale de la société civile. La réémergence des fondamentalismes religieux comme forces significatives, avec le nationalisme et le militarisme, forme un cocktail explosif et destructeur. Comparable au Japon d'avant-guerre, il s'étend à la fois aux états Islamiques de la frontière russe et aux Etats-Unis. Imaginez des Etats-Unis chrétiens, impérialistes et militaristes sauvant le monde par la guerre contre les hordes païennes au-delà de ses frontières.

Militaristes, nous?

Le militarisme n'est pas réservé aux dictatures. Il infecte insidueusement beaucoup d'aspects de la vie dans les sociétés démocratiques et qui aiment la paix. On inculque en effet subtilement ou non aux jeune garçons le comportement et la pensée militaires. Les scouts et les différentes forces de cadets prétendent offrir l'accomplissement individuel et l'aventure mais promeuvent en réalité les idées et valeurs militaires. Il suffit de comparer les uniformes, l'organisation et les activités des scouts à ceux des Jeunesses Hitlériennes, les ressemblances sont saisissantes. De telles organisations militaristes de jeunesse sont symptomatiques d'une tendance sous-jacente du capitalisme vers le militarisme. Les films et les jeux vidéos violents font scandale dans la bonne société alors que des adolescents qui doigtent des mitraillettes ou grimpent dans des chars quand l'armée vient recruter en ville est vu d'un bon oeil.

La présence militaire britannique en Irlande du Nord a accru l'acceptation du militarisme au sein de l'opinion publique. Le fait que

les forces armées britanniques aient utilisé systématiquement la violence répressive pour maintenir l'ordre capitaliste n'a soulevé qu'un murmure en Grande-Bretagne et est largement ignoré en dehors des six contés. Comparé au tapage fait à chaque fois qu'un soldat britannique est tué ou blessé ou emprisonné pour avoir abattu un civil sans armes. Le soldat britannique a été mis sur un piédestal et même s'il est prouvé coupable d'avoir tué un civil, il est considéré comme innocent par l'establishment et par les médias.

Les rituels de la journée des vétérans au pied des monuments aux morts à travers toute la Grande-Bretagne rappellent à la populace l'importance des forces armées dans notre culture. En prétendant honorer celles-ceux qui ont été tué-es ou blessé-es à la guerre (ce qui n'empêche pas d'insulter les veuf-ves et handicapé-es par des pensions insuffisantes), ils ne servent qu'à glorifier le militarisme. Ces cérémonies rendent sacrée toute la machine guerrière en lui donnant une qualité religieuse, patriotique et spirituelle. Bien que menées pour les classes dirigeantes, les guerres sont légitimées et placées hors d'atteinte des critiques. De tels spectacles gardent le public intéressé par le militaire à un niveau constant, prêt à se mobiliser si la classe dirigeante a besoin de faire la guerre. Ce sont, comme la propagande qui les accompagne, une partie d'un processus mythologisant qui légitime toutes les actions militaires britanniques passées et, par extension, qui aide à légitimer tous les conflits futurs.

Le militarisme, bien qu'atténué dans les soi-disant démocraties libérales, a gagné une nouvelle dimension et une aspect magique grâce aux nouvelles technologies. Il n'y a pas de limites à ce que la technologie et la science sont supposées pouvoir faire et cela nous est révélé par des magazines de combat et leurs photo de missiles 'intelligents'. On ne nous dit pas, avant que cela arrive, à quel point la technologie militaire soi-disant avancée est désastreuse ou à quel point elle est efficace pour tuer 'nos' troupes, les troupes alliées et les civil-es. La mort par un tir ami est un prix que le camp des vainqueurs et prêt à payer et n'est rien comparé à ce que l'ennemi-e ferait si on ne l'arrêtait pas. La rengaine de la technologie militaire supérieure veut convaincre le front domestique de sa supériorité morale et justifier l'investissement dans de nouvelles armes pour maintenir cette supériorité dans les guerres à venir.

Le Culte des armes

Puisque les armes doivent être vendues aux armées et que leur usage doit être vendu à celles-ceux qui doivent combattre et payer, leur publicité est souvent étonnante. La fascination pour la technologie militaire a été utilisée pour rendre sexy la machine de mort de l'état: regardez ce bombardier, admirez sa puissance, ses lignes, ses perfomances. Le chic des treillis et les frappes chirurgicales. L'arrogance des élites militaires est partagée par le soldat ordinaire dans les armées militarisées (contrairement, par exemple, aux armées de conscrits, aux milices et aux forces de guerilla), fondée sur un culte de la masculinité qui atteint des sommets venimeux dans les forces armées. La parodie de ce que devraient être des hommes s'exprime entièrement à travers le culte de la boisson, la brutalité, la dureté et la ségrégation des femmes.

Ces éléments mènent à leur tour à une brutalité quotidienne dans les pays occupés (et dans les villes du Royaume-Uni occupées par des casernes militaires), par exemple les Paras en Irlande et aux Malouines, les U.S. Marines à Okinawa, les troupes hollandaises en Bosnie et les soldats canadiens en Somalie. Les nombreux viols de femmes allemandes par les soldats russes durant la seconde guerre mondiale, par les forces serbes en Bosnie ou par les milices interahamwe au Rwanda sont les conséquences inévitables d'un militarisme fondé sur la manipulation et l'exagération de la masculinité maladive qu'engendre le capitalisme. Toute idée selon laquelle l'armée est fondée sur le travail d'équipe androgyne et sur le mérite est une absurdité dangereuse et tout ce que les travailleur-ses peuvent faire, c'est de lutter pour détruire une institution aussi corrompue.

Heureusement, bien que le succès n'ait pas toujours suivi, le militarisme a était combattu par des mouvements anti-militaristes. Les anarchistes révolutionnaires ont toujours été investi-es dans les activités anti-militaristes. Il devrait être évident (bien que ce ne le soit pas pour tout le monde) que celles-ceux qui ont le moins à gagner et le plus à sacrifier sur l'autel du militarisme sont les travailleur-ses. En plus du coût de développement et de maintenance de l'armée en temps de paix, le coût en temps de guerre se mesure en litres de sang. Il ne fait aucun doute que les mouvements contre la guerre organisés par les syndicats officiels et le mouvement travailliste ont généralement été des échecs et souvent de complètes trahisons. Le renoncement ignominieux de la politique de la Seconde Internationale de s'opposer à la première guerre mondiale et la récente loyauté à la cause étatique en Afghanistan et en Irak rentrent dans cette

catégorie.

C’est peut-être les techniques constantes et subtiles de persuasion qui peut expliquer l’enthousiasme apparent de pans entiers de la classe ouvrire pour la guerre. Cette confiance mal avisée en la Nation et en l’Etat a eu des conséquences désastreuses. Etant donné la capacité militaire actuelle de pays tels que les Etats-Unis et étant donné le fait qu’ils soient prêts à utiliser toutes les armes de leur arsenal, peu importe l’horreur et la destruction qu’elles causent, le combat contre le militarisme n’a jamais été aussi important qu’aujourd’hui.

Crime et châtiment

Tout le débat autour de la criminalité est désespérément confus et déroutant. Une chose est sûre, la peur de la criminalité au sein de la population que les politicien-nes, surtout les conservateurs-trices mais de plus en plus les travaillistes également, exploitent à des fins politiques. Il y a une demande toujours grandissante des réactionnaires de tout horizon d’être plus dur envers la criminalité. C’est un slogan facile qui garantie d’attirer l’attention mais, malgré des décennies d’initiatives en ce sens et des dépenses massives pour la police, les tribunaux et les prisons, la criminalité est loin d’être anéantie. Pourquoi donc?

Qu’entend-on par criminalité?

Dans la société capitaliste, c’est l’état qui détermine ce qui constitue un crime. Cela correspond ou non à ce que les travailleur-ses considèrent un comportement nuisible. Celles-ceux qui vivent des minima sociaux ou d’un salaire de misère qu’offrent les capitalistes ne peuvent pas survivre avec ce qu’on leur donne. Est-ce surprenant qu’elles-ils aient recours à la ‘fraude’, au vol à l’étalage ou à d’autres petits délits, ou bien encore qu’elles-ils ne cherchent pas à savoir de quel camion est ‘tombé’ ce qu’on leur propose dans un pub ou au porte à porte? Leur attitude change bien évidemment lorsqu’elles-ils sont victimes d’un crime. Mais tous les crimes liés à la pauvreté ne sont pas tolérés. C’est un fait malencontreux que certain-es soient satisfaits de voler ou maltraiter leur propre classe. Les vols de télévisions dans des H.L.M. ou les attaques raciales ou sexuelles sont des exemples de comportements criminels inacceptables au sein de la classe ouvrière.

Cela veut-il dire faire deux poids de mesure? Pas du tout. La criminalité doit être comprise en termes de classe. La criminalité est généralement définie et combattue par les classes dirigeantes agissant par le biais de l'état pour préserver leur ordre et protéger leur propriété. On présente le maintien de l'ordre comme un intérêt de toutes les classes quand il s'agit en vérité de créer des conditions propices à la promotion du capitalisme. Le capitalisme lui-même est fondé sur une forme de vol: l'exploitation. Mais l'état ne considère pas celle-ci comme un crime. De même, nous avons tous des biens personnels, mais l'état se soucie avant tout de protéger les biens privés et les instruments du vol légal: les banques, les usines, magasins, etc. Les travailleur-ses en sont généralement conscients. Il n'est pas rare d'entendre qu'il existe une loi pour les pauvres et une autre pour les riches. Jusque là, d'un point de vue communiste anarchiste, nous devons nous montrer tout au moins sceptiques face au débat sur la criminalité.

Le capitalisme et la criminalité

Nous sommes sûr-es d'une chose: la criminalité anti-sociale, c'est-à-dire qui oppresse, vole ou fait violence à la classe ouvrière, doit être combattue. Nous ne pouvons pas attendre les lendemains qui chantent pour combattre les ennemis actifs du peuple. Les attaques racistes ou sexuelles sont inacceptables et nous devons y rémédier dès aujourd'hui. Cela implique de la vigilance et de l'auto-défense de la part des communautés affectées. Les crimes et attaques de la part des classes supérieures contre la classe ouvrière par la spéculation ou le démembrement de compagnies, bien que souvent invisibles, sont aussi insidieux et doivent être combattus de façon collective, partout où c'est possible dans cette longue nuit noire qu'est le capitalisme. Bien entendu ces actions sont rarement perçues par l'état comme criminelles ou si elles le sont entraînent de légères sanctions.

Les actes anti-sociaux sont l'expression directe du capitalisme aggressif. L'égoïsme, l'intimidation, la violence et le vol institutionnalisé sont inhérents au système. Les tentacules et l'éthique de la société de classe affectent tous les aspects de la vie. Ce n'est pas un hasard si les hommes sont responsables de la plupart des crimes et si les femmes sont presque absentes des statistiques. Les hommes sont socialisés dès la naissance afin d'être aggressifs et violents alors que les femmes le sont afin d'être soumises et

attentionées. Cette éducation soumet les hommes a une violence psychologique de la part de leurs parents et de la société qui les poussent à la violence. A cela s'ajoute un système éducatif strict et régimenté, un avenir sans emploi ou de sous métiers et d'ennui. Cela n'excuse en aucun cas les comportements machos mais les mettent en perspective. La criminalité et le capitalisme sont inséparables.

La criminalité et la société communiste anarchiste

Si la criminalité fait partie de la société capitaliste, qu'adviendra-t-il dans une société communiste anarchiste. Le communisme anarchiste est fondé sur les principes d'une société sans classe au sein de laquelle la liberté émane de la solidarité commune et d'un système de socialisation et d'éducation éclairé. La propriété privée sera abolie et l'objectif de la production sera de répondre aux besoins humains et non l'accumulation de biens privés. Les biens et services seront plannifiés par les communautés actives se concertant entre elles. L'individu sera encouragé à prendre part à la prise de décision. De cette façon, les biens et les services seront fournis en réponse aux besoins de chacun, autant que possible. De plus, de nombreux services seront offerts par la communauté, telles que les bibliothèques aujourd'hui, de façon à ce que la culture, les transports etc soient librement accessibles. Le communisme anarchiste demande l'abolition de l'argent et de l'exploitation. Dans une société sans argent il est imossible d'accumuler de la richesse au-delà de ce qu'un individu peut maintenir. Puisque les biens sont offerts, il y aura peu d'intérêt à voler et la plupart, sinon tout, les crimes contre la propriété disparaîtront.

Dans une société solidaire qui abolira la lutte désespérée pour la survie quotidienne, la plupart des raisons matérielles du besoin disparaîtront. La révolution cherchera consciemment à éliminer les comportements anti-sociaux et l'éducation et la socialisation des enfants seront dirigées vers la tolérance, l'égalité et le partage. La violence, qui fait aujourd'hui partie du quotidien, sera désamorcée par le développement du jeu et de l'éducation coopératifs. L'obsession actuelle envers l'individualisme agressif et la glorification de toutes sortes d'aspirations compétitives produisent de nombreux maux de société, non seulement la criminalité. Alors que l'individualisme comme moyen d'arriver à un développement personnel est à encourager, cela doit se faire de façon positive. Le gain d'un individu est un gain pour la société dans son ensemble. Le but du communisme

anarchiste n'est pas d'étouffer l'effort individuel mais de le laisser s'exprimer dans des directions constructives. Dans la société actuelle, la plupart d'entre nous sont séparé-es de leurs voisins. Très peu de vraies communautés survivent et celles qui survivent sont profondément imbues des valeurs capitalistes. Dans une société communiste anarchiste, la communauté et la solidarité cimenteront la société.

Malgré l'éducation et autres moyens de socialisation il y aura des actes isolés de violence, de violence sexuelle et d'autres actes anti-sociaux. Beaucoup d'entre eux seront perpétrés par des individus émotionellement perturbé-es. La communauté a le droit de se protéger et des décisions devront être prises afin d'éliminer les comportements violents et destructeurs. De telles personnes doivent être prises en charge tant que possible par la communauté. Cette approche n'est en rien comparable avec l'abandon dans les rues des individus perturbé-es mentalement auquel on assiste aujourd'hui. Dans les communautés de face-à-face chacun-e reconnaît ses voisin-es et prend une responsabilité de contrôle social. L'aide médicale et psychiatrique visera à l'intégration des individus perturbés et à la promotion de leur bien-être. Il n'y a pas de solutions miracles à des comportements obsessifs et perturbés tels que les attaques sexuelles, la pyromanie etc. Mais l'approche de ces problèmes sera éclairée, thérapeutique et sociale, non pas punitive.

Châtiment

Cela nous amène à la discussion du châtiment. Le châtiment, violence infligée pour de soi-disant crimes, a été un aspect de virtuellement toutes les sociétés dont la connaissance nous est parvenue. L'approche de l'Ancien Testament du châtiment selon laquelle non seulement le coupable est puni mais également ses proches et descendants se retrouve dans beaucoup de sociétés. Des aspects de cette approche se retrouvent dans la loi islamique ou l'initiative du gouvernement conservateur de punir les parents pour les crimes de leurs enfants.

Il y a plusieurs justifications pour le châtiment, toutes gravement erronées. La vengeance est la plus primitive, fondée sur le désir d'être quittes avec le criminel. L'approche rétributive part de l'assomption selon laquelle les crimes individuels méritent une punition: les meurtrier-ères méritent d'être exécuté-es, les violeurs d'être castrés.

En plus du problème de juger ce qu'est le châtiment approprié à chaque crime selon ses circonstances, cette approche présume qu'un acte de violence doit être condamné alors qu'un autre, le châtiment (qui peut être tout aussi violent), est acceptable. Elle accepte aussi qu'une autorité supérieure, l'Etat, a seul le droit de punir.

L'idée de dissuasion est liée à la justification du châtiment par la vengeance. En effet elles sont ordinairement toutes deux invoquées par les tribunaux pour déterminer une peine 'appropriée'. L'idée que les comportements criminels seraient réduits par la peur du châtiment si l'on se fait prendre ne tient pas la route. Tout d'abord, beaucoup de crimes graves surviennent sur le moment lorsque l'on perd contrôle de soi sous l'effet de la colère, de la jalousie ou de drogues. On ne pense pas aux conséquences de ces actes. Deuxièmement, les actes criminels prémédités ne sont pas empêchés à la pensée d'un châtiment potentiel mais par la probabilité de se faire prendre. S'il est probable de se faire prendre, le crime n'est pas commis. Il y a quelques centaines d'années, des pick-pockets étaient pendu-es sur la place publique. Des pick-pockets sévissaient parmi le public de ces exécutions.

L'idée selon laquelle châtier est bon pour la société ne tient pas debout. Une société injuste et inégalitaire produit sa propre criminalité. C'est aux fondements socieux et économiques de la criminalité que l'on doit remédier. De même, l'idée de réformer les criminel-les au sein du système carcéral est une mauvaise blague. Il n'y a pas la moindre lumière salvatrice dans le régime carcéral répressif britannique. Ce ne sont pas le criminel-les qu'il faut réformer mais la société elle-même qu'il faut changer.

Crime et Châtiment (2)

Le désir de punir -d'infliger une souffrance sur celles-ceux que l'on perçoit comme malfaisant-es- a une longue et sombre histoire. Le châtiment est imposé par les dirigeant-es sur celles-ceux qui ont relativement moins de pouvoir dans un but précis: pour préserver des coutumes de vie, une société, un système politique des attaques de celles-ceux qui n'y obéissent pas. Les religions, qui ont souvent été les bras-droits de régimes autoritaires, relatent souvent les châtiments les plus horribles envoyés par dieu et ses croyant-es à celles-ceux qui renient son autorité ou ses commandements. Une éternité de maux infernaux attendent celles-ceux qui les transgressent même de façon

mineure s'ils-elles ne se soumettent pas à son autorité avant de mourir. Le bras laïque de l'état -sa police, son armée, ses juges, ses profs et ses patrons- réservent également les pires châtiments à celles-ceux qui défient son pouvoir. Il est également vrai que le châtiment n'arrive pas à son but affiché.

Les communistes anarchistes s'opposent à l'idée de châtiment pour plusieurs raisons: raisons morales, idéologiques et pratiques. Kropotkine, par exemple, dans sa brochure *Les Prisons et leur Influence morale sur les prisonniers* met à bat tous les arguments de létat pour justifier son utilisation de l'incarcération humaine. Son observation de 1877 reste tout à fait actuelle: 'Une fois qu'un homme (sic) est allé en prison, il y retournera. C'est inévitable et les statistiques le prouvent. Les rapports annuels de l'administration de la justice criminelle en France montrent que la moitié de tout-es ceux-celles qui, chaque année, passent devant les cours de police pour des offenses mineures ont reçu leur éducation en prison... Pour ce qui est des prisons centrales, plus d'un tiers des prisonnier-es relâché-es par les institutions soi-disant correctionnelles sont réemprisonné-es dans les douze mois suivant leur remise en liberté'. Le tableau en Grande-Bretagne aujourd'hui n'est guère différent, ce qui montre un manque d'imagination pathologique de la part de l'état. En Grande-Bretagne, environ une personne sur mille (contre une sur cent aux Etats-unis) est actuellement en prison, et la criminalité est censée augmenter. Voilà ce qu'il en est de l'eficacité du châtiment pour combattre la criminalité.

Justifications

Il y a plusieurs arguments sensés soutenir l'idée de châtiment. Ils comprennent l'idée selon laquelle une action donnée mérite récompense ou châtiment. Là où les bonnes et mauvaises actions sont déterminées de façon arbitraire, là où elles ne sont pas décidées par tou-tes mais imposées et où de soi-disant mauvaises actions comprennent des actions qui bénéficient à l'être humain (s'exprimer au lieu de se laisser faire ou voler de la nourriture quand on a faim), les règles de la société seront toujours enfreintes. L'installation de châtiments en une sorte de code et leur soi-disant application objective réfletent toujours les valeurs, attitudes et préjugés arbitraires de ceux-celles qui écrivent et appliquent les lois, de la classe dirigeante en d'autres termes. Puisque la plupart des lois sont destinées à protéger la propriété privée et mettre en application

l'inégalité sociale, il n'est pas surprenant que la plupart des châtiments sont infligés à celles-ceux qui volent et à celles-ceux qui possèdent le moins: la classe ouvrière.

Un autre argument habituel pour le châtiment est qu'il dissuaderait de commettre des crimes ou d'autres actes anti-sociaux, définis eux aussi en des termes qui soutiennent le statu quo. Le problème est de nouveau que cela ne marche pas. Comme le remarquait Kropotkine, les prisons sont pleines de récidivistes, malgré des châtiments fréquents. La pendaison pour des crimes tels que le vol d'animaux ou même d'un mouchoir n'a pas mis terme à la criminalité du 18ème siècle. Il a souvent été observé en effet qu'alors même que le public regardait l'exécution d'un voleur des rues, ses collègues travaillaient au sein de la foule. Dissuasion ultime, mon oeil!

Justice primitive

Beaucoup de gens ont un besoin assez primitif d'exercer une vengeance contre un mal qui leur est fait. Les vendettas en sont un exemple, où un mal doit en suivre un autre sur des générations, jusqu'au point absurde ou l'offense originelle a été oubliée. Comme réponse rationnelle à une mésaction, surtout à l'échelle de celles commises par l'état, la vengeance, motivée par des sentiments irrationels, s'avère tout à fait inappropriée.

Une autre approche (et les intellectuel-les se sont montré-es oh combien inventif-ves pour défendre l'indéfensible) comprend l'idée que les malfaiteur-trices doivent être aidé-es et réformé-es, bien qu'il y ait toujours une quantité surprenante de souffrance dans le processus de rehabilitation! Malheureusement, l'état n'a pas grand intérêt à explorer les causes sociales de la criminalité qui pourraient la prévenir, et à ne soigner le-la criminel-le que lorsque la société s'oppose à un châtiment excessif. L'état peut prétendre s'intéresser à la réhabilitation, mais pour chaque John McVicar ou Jimmy Boyle, criminels célèbres qui ont été 'réformés', il y a des centaines de milliers qui ne l'ont pas été. Le châtiment est préservé pour garder le couvercle sur la contestation sociale mais y échoue de façon évidente.

Quelle est alors la vision communiste anarchiste du châtiment? D'abord, on doit se rendre compte que nous rejetons toutes les justifications et les méthodes habituelles de châtiment aujourd'hui et dans toute société future. Le capitalisme blesse les individus

d'innombrables façons, il n'est donc pas surprenant que cela s'exprime par des actes et comportements anti-sociaux.

Le capitalisme crée les conditions dans lesquelles les 'crimes' sont commis -crimes de violence et contre la propriété- sous la forme de la pauvreté, de désirs inatteignables, de besoin de richesse et de statut social etc, en divisant, volant et humiliant des millions de personnes. Le communisme anarchiste, au contraire, est fondé sur une parfaite égalité de biens et de choix, en faisant participer les gens à la création et au maintien d'une société qui rende la vie assurée, libre et interrésante.

Dans la société capitaliste il y a d'énormes différences de richesse et de pouvoir, il est donc très probable que ses victimes se tournent vers la violence et le vol de façon similaire aux rouages du capitalisme lui-même. Dans une société fondée sur la justice sociale, l'égalite, la liberté et l'abolition de l'argent, beaucoup de conditions qui mènent à la criminalité et au châtiment disaparaîtront. De même, l'abolition du concept de crime sans victime permettra à une catégorie entière d'actes d'échapper au domaine de l'intervention sociale.

L'approche anarchiste classique du problème des comportements anti-sociaux est thérapeutique: persuader l'individu de s'éloigner de la société qu'elle-il blesse et de se mettre à l'écart du danger. Dans les cas extrêmes, où l'aide proposée n'est pas acceptée, les communautés peuvent prendre le droit de ne pas avoir à subir ce comportement, en imposant une sorte d'exil ou d'abandon de l'individu ou du groupe. Dans le cas de violences, le droit de légitime défense peut être invoqué. Et bien sûr les individus, groupes et sociétés ont le droit de se protéger des menaces intérieures et extérieures. Il faut prendre soin qu'une telle approche thérapeutique ne soit pas utilisée comme châtiment, pour contrôler les dissidents ou stigmatiser celles-ceux qui diffèrent de la majorité. Cela demande une société ouverte, au contraire de la société actuelle où le châtiment, le contrôle et l'incarcération des 'fous-folles' dans des hôpitaux sécurisés se passe en grande partie en secret. Il serait idiot de dire que la société communiste anarchiste impliquerait l'abolition des comportements anti-sociaux, mais les comportements anti-sociaux auraient un sens très étroite au contraire d'aujourd'hui où ils sont définies de façon large.

Il n'y a pas de solutions miracles aux problèmes causés par les violeurs

et tueurs en série par exemple, deux exemples extrêmes de comportements qu'aucun individu ou aucune société ne peut tolérer. Notre réponse doit être guidée par deux principes qui existent généralement en opposition l'un à l'autre mais qui ne sont pas incompatibles: d'un côté la justification de la défense légitime d'un individu ou d'une société et de l'autre la liberté de l'individu. Une approche solidaire, appliquée de façon humanitaire et non blessante doit en définitive être la base de l'alternative communiste anarchiste au châtiment.

Mouvement écologiste

On peut dire que la conséquence logique de la pensée communiste libertaire a toujours été la création d'une société 'verte' puisque qu'elle a toujours mis en avant la nécessité de la destruction du capitalisme, le système qui, comme nous le savons, doit s'étendre ou mourir et qui a donné naissance aux idéologies productivistes et consuméristes.

Les penseur-ses anarchistes et communistes libertaires des débuts du mouvement ouvrier révolutionnaire, dans leur critique du système industriel 'moderne' et de sa tendence à transformer la-le travailleur-se en pièce de machinerie, peuvent être vu-es comme proto-verts. Mais ce serait exagérer que de dire que le mouvement anarchiste de cette époque constituait un mouvement consciemment écologiste, malgré la contribution critique de gens tels qu'Elisée Reclus, William Morris, Edward Carpenter et Pierre Kropotkine. Même si le travail de tous ces auteurs contient des implications ou du moins un sentiment écologiste, personne ne peut sérieusement les considérer comme des penseurs systématiquement écologistes. Ce que l'on peut dire, c'est que la vision communiste de gens tels que Morris et Kropotkine, celle d'une société décentralisée de travail intégré à des environnements humanisés, contraste avec celle de nombreux 'socialistes' (initiée part certains des socialistes 'utopistes' mais à laquelle Marx a donné une assise 'scientifique') qui considérent l'Usine comme le modèle de la nouvelle société.

Le Socialisme et le progrès

Cette pensée s'est trouvée réalisée par l'industrialisation rapide sous le capitalisme d'état dans l'Union Soviétique qui, bien que forcée de le faire pour être competitive au plan international, a trouvé un

support idéologique parfait dans la croyance presque jamais remise en question des socialistes selon laquelle l'industrialisation du monde était une 'nécéssité historique'. Ce n'est pas une coïncidence si certaines des catastrophes écologiques les plus effroyables ont été commises sous la bannière du socialisme. Malheureusement, les anarchistes n'ont pas été exempts de ne pas avoir une critique de la civilisation industrielle. Même s'il serait rare de trouver une véritable glorification de l'usine moderne chez les anarchistes, il n'y a aucun doute que l'impression que donne la littérature anarcho-syndicaliste de la fin du dix-neuvième siècle jusqu'au milieu du vingtième est celle selon laquelle la technologie ne peut pas être critiquée et, de façon dérangeante, que peu de choses se passent en dehors des usines. Les communistes anarchistes n'ont pas fait beaucoup mieux de ce côté-là. Pourquoi donc? Bien entendu, les anarchistes et les communistes libertaires sont des produits de leur temps et le niveau de destruction environnementale à l'époque des premiers mouvements anarchistes de masse n'étaient en aucun cas aussi apparents qu'ils ne l'ont été depuis la seconde guerre mondiale. Tandis que les révolutionnaires maintenaient que le capitalisme détruisait l'ouvrier-e et la-le paysan-ne, corps et âme, il n'était pas aussi évident que le capital était en train de détruire la planète où vivaient la-le paysan-ne et l'ouvrier-e. Il n'était pas non plus possible de deviner que le capital allait développer sa capacité à annihiler toute forme de vie sur la planète en moins de quelques semaines avec la fission nucléaire. Les mouvements consciemment écologistes qui se sont développer en parallèle des grands mouvements ouvriers étaient généralement mystiques, souvent réactionnaires et bourgeois, parfois fortement Malthusiens et racistes et rarement parmi les mouvements sociaux 'progressistes'.

La 'Révolution' écologiste

Aujourd'hui pourtant la plupart du mouvement écologiste dit avoir beaucoup en commun avec l'anarchisme. Même parmi les éléments les plus réformistes du mouvement écologiste, de temps en temps, se font entendre des demandes d'organisation non-hiérarchique, de prise de décision décentralisée et d'autres éléments traditionnellement associés à l'anarchisme. Parmi de nombreux activistes écologistes prônant l'action directe, le sentiment anarchiste est fort, bien que souvent très éparpillé, et l'on trouve un mépris pour la politique traditionnelle. Il existe aussi une aliénation envers la préoccupation principale traditionnelle de l'anarchisme, la lutte de classe. Souvent la classe ouvrière est identifiée à la 'culture

industrielle' et, comme on peut le comprendre, la notion de solidarité de classe reste étrangère à celles-ceux qui, souvent sans emploi, empêchent la construction de routes et dont le contact réguliers avec leurs frères et soeurs de classe sont les vigiles privés aux salaires de misère.

L'Ecologie sociale

Le mouvement anarchiste lui-même a été forcé de prendre en compte des positions explicitement écologistes, a du se confronter à la question du progrès et a du sérieusement discuter de la nature de la technologie. Peut-être le premier écrivain communiste libertaire à adresser de façon exhaustive la question de la crise écologique et de ses solutions est Murray Bookchin. Bookchin en effet peut être compté parmi les premiers théoricien du mouvement écologiste moderne, avec des ouvrages tels que *Notre environnement synthétique* (1962) et *Crise dans nos villes* (1965) qui posent les bases de ce qui allait devenir l'écologie sociale.

Tout en utilisant la critique anarchiste du pouvoir hiérarchique et de la relation entre buts et fins comme point de départ, Bookchin a développé une perspective politique qui a eu un impact considérable sur, en particulier, le mouvement écologiste nord-américain. Sa popularité aux Etats-Unis et au Canada a été étayé par sa théorie selon laquelle le centre d'attention traditionnel des révolutionnaires (Marxistes, anarcho-syndicalistes ou communistes anarchistes), la lutte de classes, n'est plus centrale au projet révolutionnaire. Il a récemment révisé en certains points sa croyance en le fait que la révolution sociale dépendrait du développement de styles de vie oppositionnels et des 'nouveaux' mouvements sociaux (féministes, anti-nucléaires, anti-racistes, etc.). La pensée écologiste sociale, qui envisage une possibilité de technologie libératrice (une fois libérée de ses propriétaires) dans une société écologiqte libertaire future, est entrée en conflit avec un autre courant écologiste se revendiquant de l'anarchisme, les anarcho-primitivists. La position anarcho-primitiviste soutient qu'une société non-hiérarchique est impossible tant qu'il reste une forme de civilisation industrielle et donc que de parler d'une technologie libératrice est absurde. Alors que de nombreux écrits du mouvement anarcho-primitiviste (qui est loin d'être homogène) sont une contrebalance efficace contre les discours technophiles de toutes origines (dont certaines 'révolutionnaires'), leur perspective générale n'a pas de dynamique révolutionnaire et montre souvent un fanatisme

confus idéaliste et misanthropique en conflit avec l'anarchisme véritable.

Vers un communisme libertaire écologiste

Aucun mouvement qui se veut révolutionnaire aujourd'hui ne peut ignorer le besoin de développer une perspective écologiste. Mais cela ne veut pas dire coller quelques mesures bonnes pour l'environnement a un programme politique par ailleurs entièrement gris béton. Cela veut dire s'engager activement avec des forces spécifiquement anti-capitalistes au sein du mouvement écologiste. Cela veut dire présenter une analyse anarchiste de lutte de classes des luttes actuelles contre la destruction de l'environnement à celles-ceux que cela concerne. Les luttes contre la construction de routes par exemple sont implicitement des luttes de classe puisqu'elle remettent en question non seulement la politique gouvernementale actuelle mais la logique capitaliste elle-même, la logique et le besoin d'expansion. De même, quand les écologistes parlent de 'croissance zéro', les anarchistes et communistes libertaires doivent montrer la nature explicitement communiste de cette idée. De même, les anarchistes doivent comprendre les implications de leurs politiques sur l'environnement (au sens large). Déjà une dynamique apparait alors que les limites de la politique traditionnelle deviennent de plus en plus évidentes alors que le monde et ses habitants doivent choisir entre une société nouvelle ou une lente annihilation. Si le choix historique était entre socialisme ou barbarie, il est maintenant entre le communisme libertaire écologiste ou une mort barbare dans les nuages de fumées toxiques.

Fédéralisme

Une partie du mouvement anarchiste est collectiviste, dans le sens où elle maintient que la société anarchiste future sera fondée sur une série de communautés d'une sorte ou d'une autre. Les communistes anarchistes en particulier envisage la liberté et la sécurité individuelles, par example, comme issues de la vie sociale où nous vivons et travaillons solidaires les un-es des autres. Notre but n'est donc pas un monde d'individus intéressé-es par leur propre bien-être au détriment des autres, mais un monde dans lequel la liberté individuelle se développe et s'exprime pour le bénéfice de tou-tes. La liberté provient de, et ne s'oppose pas à, la communauté.

Les anarchistes collectivistes sont malheureusement agrégé-es à toutes les autres anarchistes qui sont dépeinds eux-mêmes par les médias comme des individus isolé-es qui aiment la terreur. En vérité, à travers l'histoire et surtout aujourd'hui encore, les anarchistes travaillent en groupe et certain-es, comme la Fédération Anarchiste, cherchent à construire des organisations d'importance nationale et internationale. Nous cherchons à construire un mouvement anarchiste de masse. Le problème se pose alors, une fois l'individualisme rejeté, de comment organiser ce mouvement et, on l'espère, la société future, de façon à maximiser le bénéfice de la solidarité tout en préservant et étendant la liberté individuelle et collective. Comment, dans notre lutte révolutionnaire et la transformation de la société, éviter les dangers de la bureaucratie, des élites et du pouvoir?

Pour citer une anarchiste italien, Errico Malatesta, 'Une organisation anarchiste doit... permettre une autonomie et une indépendance totales et donc une responsabilité complète des individus et des groupes; le libre accord entre ceux-celles qui pensent qu'il est utile de se regrouper pour une action cooperative, pour des buts communs; un devoir moral d'accomplir ses promesses et de ne pas entreprendre d'action contraire au programme accepté.' (Il Risveglio, 15 Octobre 1927). En d'autres termes, pour qu'une organisation anarchiste opère efficacement sur une base de principes, ses membres doivent articuler liberté et responsabilité, une pleine participation aux prises de décision et un engagement à mettre en oeuvre les décisions collectives. Aucune organisation anarchiste ne peut être efficace si ses membres agissent contre les buts et méthodes collectives. De même, cependant, aucune organisation ne peut être anarchiste sans liberté totale de prendre part à la formulation des buts et des méthodes mais, également, le droit de se retirer de ce processus.

L'Approche fédéraliste

La méthode habituelle qu'ont adopté les anarchistes pour articuler liberté et organisation est le fédéralisme. Cette idée est l'inverse de la forme d'organisation standard dans laquelle les décisions sont prises au sommet par une élite et appliquées par les subordonné-es. Dans un système fédéral, les membres autonomes de l'organisation, organisé-es en groupes ou branches à la base, prennent les décisions qui sont appliquées par l'organisation. Le pouvoir politique coule de la base vers le sommet ou plutôt de la circonférence vers le centre puisque l'organisation anarchiste est horizontale (fondée sur l'égalité), et non

verticale (fondée sur l’inégalité et la hiérarchie). Les organisations anarchistes doivent être l’expression de la voix collective et non des centres de direction qui contrôle des individus.

L’unité de base est la-le membre qui rejoint librement l’organisation. D’habitude, il-elle fait partie d’un groupe local ou professionnel qui accepte librement de faire partie d’une unité plus large par exemple au niveau régional. Cette région est alors affiliée à un corps national qui fait partie au final d’une fédération internationale. Le groupe le plus local prend les décisions qui l’affecte et qu’il est le mieux placé pour prendre. Les petits collectifs peuvent décider de comment vivre et travailler ensemble, cela n’a que peu d’impact à l’extérieur. Une commune peut décider le lieu d’un nouveau centre médical mais construire un barrage sur une rivière, ce qui a un impact plus large, doit être décidé par un groupe plus large de toutes les communes intéressées.

Chaque partie de la société, que sont, bien sûr, les individus qui la compose, peut influencer l’orientation du tout, ses buts et ses méthodes. Si un groupe refuse les décisions prises, il a le droit de se retirer du processus et de son afiliation en entière. Cependant, s’il a participé à la prise de décision, pour citer de nouveau Malatesta, il a pour devoir de "ne pas entreprendre d’action contraire au programme accepté” tant qu’il reste dans les limites du tout: organisation, commune ou fédération.

Pour qu’un système fédéral opère de façon anarchiste, il doit y avoir le plus fort degré possible d’implication de ses membres, libre communication et des contrôles sur le travail des ‘chefs’ ou ‘fonctionnaires’, par la rotation des positions de représentation, le changement régulier et extraordinaire des délégués et une interdiction des postes permanents. Strictement parlé, dans les sociétés et organisations anarchistes, il n’y aura pas de positions officelles et pas de personnes officielles pour les occuper. Chaque partie de l’organisation et de la société se représente directement par les moyens de communication de masse accessibles à tou-tes les intéressé-es et par des délégué-es temporaires, parfois tiré-es au hasard. Au final, cependant, la santé de l’organisation dépend et reflette l’enthousiasme et l’engagement de celles-ceux qui la compose.

Les sociétés anarchistes comme les organisations anarchistes

opèreraient de façon fédérale. La société serait une ruche ou une dentelle ou des groupes, collectifs ou communes interconnectés, prenant parfois des décisions pour eux-mêmes (mais partageant l'information de ces décisions avec d'autres) et se groupant parfois avec d'autres groupes pour prendre des décisions communes et agir ensemble. Chaque groupe aurait le droit à l'auto-détermination en ce qui concerne ses affaires et le droit de sécession dans des circonstances extrêmes. Le groupe social de base (pour des décisions affectant ceux-celles qui vivent dans un même lieu) serait sans doute le groupe de voisinage et le groupe d'affinité pour celles-ceux qui travaillent ensemble ou coopèrent d'autre façon. Ceux-ci se fédèreraient probablement en groupes plus larges, région ou province ou association. Des délégué-es de groupes et communes traiteraient des problèmes qui demandent leur coopération. Il y aurait une limite naturelle à la complexité de cette forme d'organisation puisqu'à un certain point la coopération cesse d'être plus efficace que les niveaux locaux.

En pratique

Le fédéralisme est une forme d'organisation aisée qui allie la liberté individuelle et locale maximale aux décisions collectives. Il permet de plannifier à grande échelle par négociation, coopération et accord mutuel, que cette plannification soit faite par un groupe d'anarchistes ou une société anarchiste entière. Il assure, avec son droit vital de sécession, toutes les minorités contre les majorité potentielles. Cependant, bien qu'un tableau idéal, le fédéralisme seul ne peut créer ou préserver une société libre. Il doit s'accompagner de la destruction du pouvoir centralisé, de la hiérarchie, de l'autorité et de l'inégalité. Là où ceux-ci sont préservés, la liberté est un leurre et toute fédération vide de sens, un fait qui serait révélé dès qu'un groupe s'oppose à un autre. En théorie, l'ancienne Union Soviétique était une fédération de républiques qui disposaient du droit de sécession. En réalité c'était probablement la nation la plus centralisée du vingtième siècle. La structure fédérale de la Yougoslavie était tout aussi fausse. Lorsque l'autorité centrale échoua, comme elle le fit dans les années 90, les nationalismes locaux et rivaleries ethniques ont réemergé et les pseudo-fédérations se sont désintégrées avec des conséquences désastreuses. Aucune fédération fondée sur des inégalités sociales, nationales ou entre groupes et qui ne comporte aucun des aspects de la vision anarchiste ne peut former la base de l'organisation anarchiste ou mener à bien la tâche de la révolution.

C’est la tâche des anarchistes révolutionnaires et de la classe ouvrière de la créer.

Internationalisme

L’internationalisme, c’est la solidarité des révolutionnaires par-delà les frontières nationales. C’est une partie clef de la lutte de classe. Les deux derniers siècles environ ont vu les états-nations glorifier le patriotisme et le nationalisme. Comme outil de contrôle social, cela s’est prouvé très efficace. Des millions de gens, en effet, ont sacrifié leurs vies pour la nation. La première et seconde guerres mondiales ne sont que les exemples les plus flagrants du processus continu d’agression que les nations-états emploient contre leurs rivales.

Effondrement de l’ancien ordre mondial

Avec l’effondrement du ‘communisme’ léniniste à travers le monde, le vide idéologiquea été en grande partie comblé par le nationalisme. Cela est porté jusqu’à l’absurde dans des pays tels que l’ex-Yougoslavie, ou des mini-états s’affrontent pour leur fierté nationale et leur auto-détermination. Cependant, le nationalisme qui a été si puissant au vingtième siècle va à l’encontre de tout le développement du capitalisme. Le capitalisme est au moins internationaliste, du moins en ce qui concerne les compagnies les plus importantes. Ces entreprises sont immenses, emploient des centaines de milliers de travailleur-ses dans différents pays et leur capital dépasse celui des nations du monde de secong rang. Des compagnies telles que ICI, Exxon, General Motors, Coca Cola, Sony, etc, bien que basées dans des nations-états, n’ont pas de loyauté envers un quelconque pays. Leur but est de croître et d’augmenter leurs profits. Elles ne veulent pas être freinées par des gouvernements nationaux. En partie à cause de ce fait de la vie capitaliste et en partie pour s’assurer la domination des marchés mondiaux, des nouvelles rivalités impérialistes émergent. L’ALENA, la communauté européenne et les ambitions du Japon autour de la bordure du Pacifique ont tous pour buts d’assurer la domination des marchés mondiaux.

Le Besoin d’unité

Pour ces simples raisons, il est essentiel que le mouvement révolutionnaire ouvrier cherche l’unité. Cependant, l’internationalisme des travailleur-ses n’est pas seulement une

réponse à la menace internationale du capitalisme. L'internationalisme date du dix-neuvième siècle et tout particulièrement de la création de l'Association Internationale des Travailleurs (Première Internationale). Il y eut une prise de conscience du besoin d'un un mouvement révolutionnaire international. Malgré les manipulations cyniques des socialistes tels que Marx, qui ont préféré ruiner la Première Internationale plutôt que de la laisser tomber sous l'influence des anarchists, et le patriotisme et le chauvinisme qu'ont montrés les partis socio-démocrates qui ont mit fin à la Seconde Internationale à la veille de la première guerre mondiale, l'internationalisme a été une menace continue. La Troisième Internationale de Lénine était un outil des Bolchéviques, devenant sous Staline une voie éhontée de la politique étrangère soviétique.

Ces pseudo-internationalismes n'invalident pas la nécessité de solidarité internationale mais la rendent d'autant plus vitale. Alors que le capitalisme cherche la conformité à travares le monde, l'internationalisme invite et soutient les diversités des peuples. Il est anti-raciste et cherche une unité fondée sur la reconnaissance et la célébration de nos différences et de nos similarités. L'internationalisme est une affirmation positive de la solidarité de tou-tes les travailleur-ses exploité-es et opprimé-es. L'internationalisme est également un outil tactique pour permettre à la classe ouvrière révolutionnaire de renverser le capitalisme. Si le capitalisme est internationaliste, la classe ouvrière doit l'être également. Etant donné les importantes différences de développement économique entre les pays, il serait surprenant que la révolution ne survienne simultanément à travers le monde. Il est bien plus probable que la révolution survienne à l'intérieur de frontières nationales. Alors, la solidarité internationale devient vitale pour défendre une révolution isolée et la propager à plus large échelle.

La Révolution

Nous devons éviter le piège de penser que les révolutions sont condamnées à succomber aux forces impérialistes mondiales. Le fait que les Etats-Unis, par exemple, dispose d'un large arsenal ne signifie pas qu'ils peuvent l'utiliser ou qu'il peut être efficace. L'example de l'échec des etats-Unis contre le seigneur de guerre Aideed en Somalie est un exemple des limites de l'intervention armée. La jeune révolution ouvrière, même si elle est d'abord cantonnée à un ou deux pays, a de bonnes chances de réussite si elle a le soutien des

travailleur-ses à travers le monde. Un tel soutien peut inclure des grèves, des boycotts et des mobilisations pour la révolution chez soi. En dernier lieu, l'internationalisme n'est pas qu'un moyen pour l'objectif révolutionnaire. C'est un but en lui-même, au sens où les frontières nationales et le nationalisme seront abolies. Il y aura une fédération internationale de peuples. Pour la première fois le monde n'appartiendra à personne et à tou-tes.

Vive l'Internationale!

Violence révolutionnaire

La question de la violence a longtemps été controversée au sein du mouvement anarchiste. Le mouvement anarchiste des débuts, que l'on associe à Michel Bakounine, était ouvertement insurrectionnel et les communistes anarchistes de la fin du dix-neuvième siècle estimaient les actes terroristes à l'encontre des oppresseur-ses parfaitement légitimes. Kropotkine, Malatesta et d'autres ont soutenu des actions de 'propagande par le fait'. Cette idée mettait en avant l'importance des actions exemplaires telles que les grèves, les occupations de bâtiments publics, etc, par de petits groupes de révolutionnaires qui mettrait feu à une situation révolutionnaire préexistante. Elle est bien vite devenue l'idée selon laquelle des individus convaincu-es ont attaqué personnellement des rois, présidents et capitalistes. Etant donné la sévère répression dans beaucoup de pays européens et d'Amérique du Sud (par exemple en France avec la répression sanglante de la Commune) et la difficulté d'agir ouvertement, cela était compréhensible. L'état, par le biais des médias, a pu associer violence et anarchisme de façon à ce que ces idées sont devenes presque interchangeables auprès du public, au détriment du mouvement. Aujourd'hui, beaucoup de soi-disant anarchistes rejettent toute la tradition révolutionnaire. Alors, comment les anarchistes révolutionnaires devraient-ils approcher cette question?

La première remarque à faire, c'est que ce sont les états, agissant en défense des privilèges et de l'exploitation, qui pratiquent la violence à grande échelle. L'assassinat de chefs d'état devient presque insignifiant quand on le compare aux actions quotidiennes de l'état. Les états sont au sens propre des violences organisées. Les forces armées, la police, les prisons, etc. sont les formes institutionnelles utilisées pour protéger l'ordre établi. Et l'ordre établi est en lui-même

violence car il signifie pauvreté de masse, manque de logements, d'accès à la santé et désespoir. Si quiconque remet en question la terreur légale quotidienne, elle-il se trouve face au poing répréssif de l'état.

Violence d'état

Et les états ne se contentent pas d'infliger leur violence à leurs populations soumises, mais apprécient l'opportunité de l'appliquer à d'autres. Le bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki en sont peut-être les plus terribles exemples. Certains chefs, tels qu'Hitler et Staline, ont excéllé à massacrer des millions dans leur pays et à l'étranger. Comparé à l'horreur de la violence de masse commise par les états, les assassin-nes et révolutionnaires de l'histoire doivent être vu-es pour ce qu'elles-ils étaient: des individus héroïques bien que dans l'erreur, agissant en légitime défense contre la violence d'état habituelle. A l'exception des pacifistes, la plupart des gens acceptent le principe de légitime défense. Se défendre ou défendre sa famille est volontiers compris et accepté. Défendre une classe exploitée et opprimée dont on fait partie n'est qu'une extension de ce principe. User de violence mesurée et appropriée contre l'incarnation de la violence qu'est l'état n'est rien d'autre qu'une contre-attaque. Une insurrection violente ou une grève générale doit être vue en ces termes: défense légitime, justifiée et nécessaire contre le monstre de l'état capitaliste. Quiconque refuse de reconnaître cette nécessité accepte le 'droit' de l'état capitaliste de nous dévorer.

On doit cependant considérer un élément clef: les actes de violence individuels, en effet, aussi bien intentionnés soient-ils, justifié par la colère, la pauvreté ou le désespoir, sont généralement contre-productifs. La terreur individuelle et les conspirations de groupe sont facilement contenues par l'état. Plutôt que d'inspirer les masses à s'insurger, elles les horrifient en général, surtout étant donné la machine de propagande dont dispose l'oppresseur. La violence révolutionnaire de masse est toutefois différente si elle exprime la détermination de mettre un terme à l'exploitation et à l'oppression. Et elle prend plusieurs formes. La prise d'usines, de banques et d'autres propriétés est de nature violente puisqu'elle les enlève de force à leurs propriétaires. Ne pas le faire serait capituler au système d'exploitation. Les révolutionnaires anarchistes défendent toutes les méthodes que les opprimé-es utilisent contre l'ennemi-e, depuis les manifestations paisibles et légales jusqu'au soulèvement violent

inclus. La violence comme but en elle-même n'est pas justifiée et, en effet, dans des situations révolutionnaires, les travailleur-ses ont eu tendance à rechigner à en user. Pas l'état, qui s'il s'octroit une victoire à n'importe quel stade de la lutte de classes inflige une terreur de masse à ses ennemi-es, le peuple. Quiconque en doute devrait jeter un oeil aux lendemains de la Commune de Paris dans les années 1870 ou de la guerre civile espagnole dans les années 1930.

La violence révolutionnaire est l'expression claire du refus des masses de continuer à vivre selon l'ancien système. Parfois, cependant, des minorités déterminées, souvent inspirées par le Marxisme-Léninisme, ont réussi à prendre contrôle de tels mouvements à leurs propres fins. La révolution d'octobre 1917 a mené à la création d'un des états les plus brutaux au monde. Cette erreur ne doit pas se répéter. Soit la révolution se charge d'éliminer l'état une fois pour toute, soit elle ne fait qu'apporter une nouvelle forme d'oppression.

L'Etat et la violence

Durant les dix dernières années, à travers le monde, la classe ouvrière a été la cible d'attaques de plus en plus nombreuses. Le chômage de masse est maintenant perçu comme normal par celles-ceux qu'il n'affecte pas, inévitable ou comme un effet du développement. Il y a eu une ample redistribution des richesses des pauvres vers les riches, ce qui a laissé des millions de personnes dans un état de misère. Des impôts exceptionnellement régressifs ont réduits des millions de personne à la précarité. La violence raciste inspirée par l'état est ordinaire dans certains quartiers de nos villes. Dans un tel contexte, est-il surprenant d'assister à des accès de violence quasi-insurrectionnels? L'émeute à Trafalgar Square contre la Poll Tax était une expression claire et bienvenue de colère de classe, comme l'étaient les groupes qui immobilisaient les voitures et résistaient à la police durant la longue grève des mineurs de 1984-85. Lorsque des noir-es mettent en place des groupes d'auto-défense contre les attaques racistes, ils ont raison. Lorsque des manifestants répondent aux provocations de la police, ils ont raison. Quand une classe entière se soulève contre l'état et le capitalisme, elle a raison.

Quand on lit les témoignages de celles-ceux qui subissent une mort souvent horrible dans la lutte pour la survie, massacré-es par des seigneurs de guerre, mourant de faim dans des régions isolées ou de maladies dans des ghettos urbains, peut-être celles-ceux qui

condamnent la violence révolutionnaire commenceront à y voir plus clair: le capitalisme et l'état ne vont pas disparaître ou se réformer. Ils doivent être détruits, et malheureusement la violence de la classe ouvrière est presqu'assurément un ingrédient nécessaire de ce processus.

Terrorisme

Les anarchistes ont souvent été associé-es à la violence irréfléchie dans l'imagerie populaire. On peut voir *L'Agent Secret* à la télé et on lit souvent dans les journaux qu'il y a eu des 'émeutes menées par des anarchistes'. Alors, qu'ont fait les anarchistes pour mériter ça? La classe dirigeante a toujours utilisé le terme anarchiste comme une insulte, avant même que le mouvement anarchiste n'émerge au dix-neuvième siècle. Les leaders actuel-les ne manquent jamais une occasion de nous diffamer non plus. Mais les anarchistes n'y sont pas tout à fait pour rien. A la fin du dix-neuvième siècle, beaucoup d'anarchistes, impatienté-es par les lents résultats de la 'propagande par les mots', ont développé la théorie de la propagande par le fait. Au départ, elle consistait en l'action de groupes déterminés de révolutionnaires par des manifestations, insurrections et d'autres formes d'action directe et collective pour faire éclater une situation déjà potentiellement révolutionnaire. Mais dans les décennies qui suivirent elle devint synonyme d'assassinats d'individus: si les militant-es anarchistes prenaient les devant et attaquaient physiquement les membres de la classe dirigeante, cela devait inspirer la classe ouvrière à la révolution.

Echec

Cette théorie fut un échec total. Elle causa la mort de peut-être une vingtaine de dirigeant-es important-es (qui ont été facilement remplacé-es) et le mouvement anarchiste entier en a sévèrement souffert. Cela a donné l'excuse aux gouvernements pour passer des lois répressives visant à détruire le mouvement ouvrier et à faire monter une hystérie anti-anarchiste. Le communiste anarchiste russe Kropotkine, qui avait été un ardent défenseur de ces tactiques, fut l'un des premiers à se rendre compte qu'elles étaient erronées. Dans une série d'articles de 1890, il écrit: 'On doit être avec le peuple, qui ne veut plus d'actes isolés, mais qui veut des hommes (sic) d'action dans ses rangs'. Il continue en mettant en garde contre 'l'illusion que l'on peut vaincre la coalition des exploiteurs à l'aide de quelques kilos

d'explosifs'. Il est clair que comme moyen vers la révolution sociale, le terrorisme ne mène à rien. Si c'est le cas, alors pourquoi des groupes terroristes existent-ils aujourd'hui?

La réponse évidente est bien entendu que les terroristes d'aujourd'hui ne s'intéressent pas à la révolution sociale. La plupart sont impliqué-es dans des luttes de libération nationale, sont marxistes-léninistes, ou les deux. Ils sont d'ordinaire des avant-gardistes autoritaires de premier ordre. A leur façon, ces groupes sont parfois victorieux, puisqu'ils 'libèrent' un pays ou établissent une nouvelle dictature appellée 'socialisme'. Les anarchistes n'ont pas de temps à consacrer à celles-ceux-là qui veulent devenir les maître-sses de demain. Cependant le terrorisme retient toujours une fascination pour celles-ceux qui se considèrent habituellemnt anarchistes. Cela va des supporters que l'on voit arborer le tee-shirt de leur groupe terroriste préféré, aux femmes-hommes d'action qui pensent qu'il nous faut prendre les armes dès aujourd'hui. Cela peut s'expliquer par l'impatience et le manque de compréhension de ce que signifie la révolution sociale. Pour créer une société communiste anarchiste, les travailleur-ses doivent détruire la structure de pouvoir actuelle et prendre le pouvoir en mains propres. Les groupes terroristes ne font rien pour avancer vers cet objectif. En étant une élite armée, ils prennent le rôle d'une avant-garde qui résoudrait les problèmes du peuple pour lui. Les anarchistes devraient être capables de voir les travers de n'importe quel groupe qui a l'arrogance de penser pouvoir régler les problèmes du monde par soi-même. Tout au moins cela peut mener à d'avantage de divisions au sein de la classe ouvrière: entre chefs terroristes et suiveur-ses passif-ves. Au lieu d'encourager les gens à penser et agir par elles-mêmes, les terroristes cherchent à contrôler les luttes à leurs propres fins. Comme dit Gerry Adams, président du Sinn Fein: 'Ceci est un message pour les jeunes:pas de détournements, pas de vols de voiture, pas de lancer de pierres aux Britanniques. Si vous avez envie de faire ça, il y a des organisations qui le font pour vous'. Même les groupes terroristes qui se revendiquent anarchistes ne peuvent échapper à ler nature avant-gardiste. Un-e 'anarchiste' du Mouvement du 2 Juin en Allemagne de l'Ouest déclarait: 'L'analyse de l'impérialisme nous montre que les luttes ne commencent plus en métropole, il n'est plus question de la classe ouvrière mais ce qu'il faut c'est une avant-garde en métropole qui déclare sa solidarité avec les mouvements de libération du Tiers-Monde'. Ceci n'est guère une position communiste libertaire.

Notre rôle

Le travail des révolutionnaires, c'est de clarifier et de coordonner les luttes en tant que membre de la classe ouvrière. Dans les périodes non-révolutionnaires, les communistes anarchistes seront une minorité consciente avec la primauté de leurs idées. Nous devons toujours pousser pour que les luttes aillent aussi loin que possible et soient liées à d'autres mouvements. Cependant, nous ne devons jamais sous-estimer notre propre importance et nous ne devons jamais oublier que quand les révolutions éclatent les organisations révolutionnaires sont souvent prises au dépourvu. Un autre problème qu'on doit se poser quand on traite du terrorisme est l'usage de la violence. En posant des bombes dans des lieux publics, les terroristes montrent de nouveau leur arrogance et un mépris problématique pour la vie humaine. Dans toute campagne d'explosion, qu'il s'agisse de bombes aériennes, de voitures ou de colis explosifs, il y a obligatoirement des victimes civiles. Même si cela ne pose pas de problèmes pour les autoritaires du gouvernement ou des gouvernements terroristes en devenir, c'est inacceptable pour des révolutionnaires. Nous rejetons la violence aléatoire du terrorisme mais nous ne sommes pas pacifistes non plus.

Selon nous, les tactiques violentes et non-violentes sont polarisées à tort. Beaucoup d'actions de masse ne comprenne pas de violence, d'autre oui. Les grandes manifestations et grèves peuvent souvent dégénérer violemment et nous devons accepter le besoin de se défendre. Les groupes tels que ceux issus des grèves de mineurs sont l'expression franche de la résistance ouvrière. Il serait idiot de rester dans des tours d'ivoire de principes idéalistes en les condamnant.

En tant qu'anarchistes nous devons constamment combattre dans tous les aspects de la vie pour faire avancer le processus révolutionnaire. Parfois nous devrons nous défendre contre la violence de nos ennemis. Mais aussi dure que soit la lutte, ou aussi frustré-es que nous laisse l'échec, nous ne devons jamais oublier cette ancienne déclaration: 'l'émancipation des travailleur-ses doit être l'oeuvre des travailleur-ses elles-eux-mêmes'. Les groupes élitistes quels qu'ils soient ne sont qu'un obstacle à cela.

Buts et Principes

1. La Fédération Anarchiste est une association d'anarchistes révolutionnaires reconnaissant la lutte des classes. Nous visons l'abolition de toute hiérarchie, et luttons pour créer une société mondiale sans classes: le communisme anarchiste.

2. Le Capitalisme est fondé sur l'exploitation de la classe ouvrière par la classe dirigeante. Mais l'inégalité et l'exploitation s'expriment aussi en termes de race, de sexe, de sexualité, d'aptitude, d'âge ainsi qu'au niveau de la santé, et dans ce sens une partie de la classe ouvrière en opprime une autre. Ceci nous divise, provoquant un manque d'unité de classe, dans un combat qui profite à la classe dirigeante. Les groupes opprimés deviennent plus fort lorsqu'ils agissent d'une façon autonome en contestant les rapports de pouvoir sociaux et économiques. Il faut abandonner le pouvoir de l'un sur l'autre à un niveau individuel aussi bien que politique pour atteindre notre objectif.

3. Nous croyons que combattre le racisme et sexisme est aussi important que les autres aspects de la lutte des classes. On ne peut pas arriver au communisme anarchiste tant que le racisme et le sexisme existent. Afin d'être efficaces dans leur lutte contre leur oppression au sein de la société et de la classe ouvrière, ils se peut que les femmes, les homosexuels/lesbiennes et les Noirs aient besoin de s'organiser de façon indépendante. Cependant, il faudrait que ce soit en tant que femmes, homosexuels/lesbiennes et les Noirs de la classe ouvrière, puisque les mouvements interclassiste cachent les vraies différences de classes et sont peu efficaces. Sans l'abolition du capitalisme, l'émancipation complète est impossible.

4. Nous nous opposons à l'idéologie des mouvements de libération nationale qui prétend qu'il ya un intérêt commun entre la classe ouvrière et le patronat du même pays devant la domination étrangère. Nous sommes en faveur des luttes prolétaires contre le racisme, le génocide, l'ethnocide, el le colonialisme politique et économique. Nous nous opposons à la création d'une classe dirigeante quelle qu'elle se soit. Nous rejetons toutes formes de nationalisme, puisque ceci ne sert qu'à redéfinir les divisions au sein de la classe ouvrière mondiale. La classe ouvrière n'a pas de patrie et il faut éliminer les frontières nationales. Nous cherchons à construire une internationale anarchiste pour travailler avec d'autres révolutionnaires libertaires partout dans le

monde.

5. En parallèle à l'exploitation et l'oppression de la plupart des gens, le Capitalisme menace le monde par la guerre et la destruction de l'environnement.

6. Il n'est pas possible de supprimer le Capitalisme sans révolution, qui émergera de la lutte des classes. La classe dirigeante doit être complètement renversée pour réaliser le communisme anarchiste. Parce que la classe dirigeante n'abandonnera pas le pouvoir sans recours la force armée, cette révolution constituera une période de violence aussi bien que de libération.

7. Les syndicats, de par leur nature, ne peuvent devenir des véhicules pour la transformation révolutionnaire de la société. Pour fonctionner, il faut que le capitalisme les accepte, donc ils ne peuvent jouer de rôle dans son renversement. Les syndicats divisent la classe ouvrière (entre les salariés et les chômeurs, le commerce et l'artisanat, entre les ouvriers qualifiés et non qualifiés). Mêmes les syndicats anarcho-syndicalistes sont contraints par la nature fondamentale du syndicalisme. Tout syndicat doit pouvoir contrôler sus membres afin de traiter avec la direction. Ils négocient pour réaliser une forme d'exploitation plus équitable pour le personnel. Les intérêts des dirigeants et des représentants seront toujours différents des nôtres. La classe patronale est notre ennemie. Pendant que nous nous battons contre elle pour de meilleures conditions, nous devons nous rendre compte qu'elle peut revenir sur les réformes réalisées aujourd'hui. Notre objectif final doit être l'abolition complète de l'esclavage capitaliste. Ce n'est pas en œuvrant dans un syndicat que nous pourrons atteindre cet objectif. Cependant, nous ne disons pas aux gens de quitter les syndicats jusqu'à ce que leur existence soit rendue inutile par l'événement révolutionnaire. Le syndicat est un point de départ commun à beaucoup d'ouvriers. Les initiatives de la base peuvent nous fortifier dans la lutte pour le communisme anarchiste. L'important est de nous organiser collectivement, en nous battant pour que les ouvriers contrôlent leur luttes eux-mêmes.

8. La véritable libération ne peut se réaliser que par l'activité révolutionnaire autonome de la classe ouvrière à une échelle de masse. Une société communiste anarchiste signifie non seulement la coopération entre égaux, mais aussi leur participation active en ce qui concerne la mise en forme et la création de cette société pendant et

après la révolution. En temps de trouble et de lutte, les gens auront besoin de créer des organisations révolutionnaires contrôlées par tous ses membres. Ces organisations autonomes seront en dehors du contrôle des partis politiques, et en leur sein nous apprendrons beaucoup en ce qui concerne l'activité autonome.

9. En tant qu' anarchistes nous nous organisons dans tous les domaines de la vie pour faire progresser le processus révolutionnaire. Nous croyons qu'une organisation anarchiste importante est nécessaire pour nous aider à cette fin. Contrairement à d'autres soi-disant socialistes ou communistes, nous ne voulons ni pouvoir, ni domination pour notre organisation. Nous savons que la révolution ne sera effectuée que directement par la classe ouvrière. Pourtant, il faut que la révolution soit précédée par des organisations qui peuvent convaincre les gens de l'alternative et de la méthode communistes anarchistes. Nous prenons part à la lutte en tant que communistes anarchistes, et nous nous organisons de façon fédérale. Nous rejetons le sectarisme et travaillons pour un mouvement anarchiste révolutionnaire unifié.

Vous voulez en savoir plus? Contactez l'AF:
BM ANARFED, LONDON WC1 3XX, Angleterre, Royaume-Uni
E-mail : info@afed.org.uk Web: http://www.afed.org.uk

Internationale des Fédérations Anarchistes:
www.iaf-ifa.org